

Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 120 • Mars 1966 • 2 F.



ournant inquié.
d'un mois, les
services vont
tant l'opinion
le juge d'ins-
là, sont arrêtés,
bes de vérité,
apagne d'intoxi-
t puis, soudain,
polices étaient
ait pour empê-
iers. Elles ont
qui auraient pu
polices ont sui-
tout, faisait, à
« L'Express »,
ui avait promis
avait peut-être
onnage au bras
pendant deux
dire aujourd'hui
r aux élections
Ce personnage
Dufkir, n'a pas
d'ailleurs déjà
l'Intérieur espa-
s, vingt et un
internationale du

IT

es politiques, se
arka et on vient
écrit plus haut
ce qu'on avait
je le maintiens.
des hommes qui
Figon. Mais le
e concerne ni la
eure du régime.
me, il ne gênait
naïlles qui l'ont
a service rendu,
est bien sûr un
commis par des
l'aval des caïds
ami, mais éga-
servent la main.
in jour. Affolée
opprète à suicider
ux-ci, qui ne se
s flics, se plan-
lernes. On lance
st pour lui qu'on

derne, atteint au
exemples. Punir
ux du peuple en
ation des polices.
uvent. En vérité
nt elles se nour-
ous tous les élé-

pas seulement par
er l'affaire, mais
au sein de leur
és de clans. A
va se trouver en
ctérisent les dic-
es » arabes. A
listes de gauche
e Debré compte

ou en fuite, des
omme qui n'était
u'on peut consi-
me des intrigues

exécuté. Il serait
nd en prison. Il
« démissionné »
Il serait toujours

l'affaire soit au
s de théâtre, on
e avec le Maroc
les services offi-
eille baderne qui
e l'odeur s'em-

François Mauriac
ui met en relief

FP 2520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ÉTUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Écrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe 110, passage Ramey, Paris (18^e), samedi 5 mars, à 17 heures précises.

Ordre du jour :
— Trésorerie ;
— Organisation de nos manifestations ;
— Cours de formation anarchiste et d'orateur ;
— Notre journal ;
— Nos archives ;
— Divers.

Le quart d'heure du militant par le camarade Richard PEREZ.
Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, téléphoner à ORNANO 57-89.

GROUPE DE LIANSONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire à ERIC KOSCAS (I.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13^e arrondissement.
Pour tous renseignements, écrire au camarade PEREZ Richard, Poste restante, Paris 118.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

FORMATION DU GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Écrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ASSEMBLEE REGIONALE PARISIENNE
Le dimanche 13 mars, à 9 heures, 10, rue de Lancry, Paris (10^e).
Réservée aux membres de la F.A.

REGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième étages).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BOULOGNE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

MONTEUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Rabut PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

NANTERRE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

PROVINCE ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON
Formation d'un groupe anarchiste. Écrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, VALREAS (Vaucluse).

AMIENS Formation d'un groupe anarchiste à Amiens et aux environs
Écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui s'occupe de la formation de ce groupe.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30. Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à : Ph. JACQUES, 21, rue Magellan, BORDEAUX.

Pour l'École rationaliste F. Ferrer et le B.E. : J. SALAMERO, 71, quai des Charrons, BORDEAUX.
Pour les J.L. : 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

EVREUX GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE
Pour tous renseignements, écrire à LEFFEBVRE 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements, écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Dumetel, Lyon (2^e).

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALBAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUCON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANI, rue de la Péchère, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, MONTPELLIER.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique).

Groupe d'Études Francisco Ferrer
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

RELATIONS INTERIEURES
Tout sympathisant désireux d'adhérer à la Fédération Anarchiste est prié de prendre contact avec notre secrétaire aux relations intérieures, Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).

RENNES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE A RENNES ET ENVIRONS.
Écrire : René-Michel MIRIEL, 151, rue de Châtillon, 35-Rennes.

LORRAINE GROUPE ANARCHISTE
Sections de Metz et Thionville. Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

YOYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

NORMANDIE GROUPE ANARCHISTE (CALYDOS)
Sections à Éarentin, Louviers, La Havre, Rouen.

GROUPE JULES DURAND
A Rouen, les exposés-débats publics auront lieu désormais les 2^e et 4^e samedis du mois au café, Le Château d'Écu, place De Gaulle à 21 heures.
S'adresser à A. Douquet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN.

Pour tous renseignements, écrire à J.-P. Bellard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freyrière, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE
Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16, rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoullins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakim, VANNES (Morbihan).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
Formation d'un groupe anarchiste dans les départements de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe.

Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui s'occupe de la formation de ce groupe.

Cette année, exceptionnellement, voulant faire coïncider leur fête avec le souvenir des luttes ouvrières du 1^{er} Mai
Gala annuel du Groupe libertaire, Louise Michel, Vendredi 29 avril 1966, à 21 heures précises
PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 24, rue St-Victor, Paris-5^e, avec **LÉO FERRÉ** dans ses nouvelles œuvres
et un programme inédit et sensationnel. Retenez déjà votre place à la librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11^e, au concierge de la Mutualité, près des Militants du Groupe Louise Michel. Lire dans le prochain M.L. tous les détails du programme

ACTIVITÉS DES GROUPES

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Vendredi 25 mars, à 21 h précises, Salle de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5^e) (métro Maubert-Mutualité)
conférence publique sur le thème : **ACTUALITE DE L'ANARCHISME**
avec **Maurice JOYEUX**
Daniel GUERIN

En mars, Maurice Joyeux donnera des conférences publiques en accord avec l'U.N.E.F. :
« Albert Camus et l'Homme révolté », à Aix, Montpellier et Marseille.
Pour tous renseignements concernant heure, jour, adresse, consulter la presse locale.
Groupe des J.R.A.
110, passage Ramey, Paris (18^e)
Samedi 12 mars, à 15 h : **CRONSTADT** par Pierre DEBAT
Samedi 26 mars, à 15 h : **L'AMERIQUE LATINE APRES LA CONFERENCE DE LA HAVANE** par Raymonde GOUARIN

Cours de formation anarchiste organisés
par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18^e) tél. ORN. 57-89
Jeudi 10 mars - 19 h 15 **L'anarchisme-syndicalisme** par Maurice JOYEUX
Jeudi 17 mars - 19 h 15 **Cours de formation d'orateurs** par Maurice LAISANT
Jeudi 24 mars - 19 h 15 **Le collectivisme** par Maurice LAISANT
Jeudi 31 mars - 19 h 15 **L'anticapitalisme** par Marc PREVOTEL

MONTPELLIER
Groupe anarchiste
Exposition-vente
du 6 au 13 mars 1966
SEMAINE DU LIVRE de la pensée ANARCHISTE
Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Ch.-A. Bontemps, E. Armand, B. Tucken, G. Sorel, E. Reclus, A. Ryner, M. Stirner, S. Favre, J. Graye, Voline, Lecoin, Pelloutier, M. Foyolle, M. Joyeux, Zo d'Axa, etc.
Tous les jours, de 17 h à 20 h, samedi de 15 h à 20 h, dimanche toute la journée.
Local de S.I.A. (près pl. St-Côme) 21, rue Vallat, Montpellier.

PRÈS DE NOUS
FOYER INDIVIDUALISTE D'ÉTUDES SOCIALES
Le dimanche 20 mars, à 14 h 30, 3, place Saint-Michel, à Paris (métro : St-Michel)
La vie tumultueuse d'une grande révolutionnaire oubliée : **FLORA TRISTAN** (grand-mère de Gouguin) par MARCEL RENOT
Réunions du Foyer tous les vendredis, à 20 h 30. Le 11 mars : Ernest Courderoy.
Le 18 mars : De l'existentialisme aux preuves de l'existence de Dieu - Charles Baudoin.
Le 25 mars : La perception du Moi et l'Entendement.
AMIS DE HAN RYNER
Réunion dimanche 13 mars, à 14 h 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (métro St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A.H.R.
Causette de Louis Simon « Charles Baudoin, l'Homme, le penseur, le poète, l'ami ». Une discussion amicale suivra.
Invitation cordiale aux sympathisants.
A ROUEN
GRAND MEETING pour l'ESPAGNE LIBRE sous la présidence de **LOUIS LECOIN**
Prendront la parole : Charroussat (Union pacifiste), Béhague (F.O.), Dubost (Groupe anarchiste Jules-Durand), M^{lle} Epelbaum (Ligue des Droits de l'Homme), Yves Dechezelles, Denis Forestier, Claude Bourdel, Jean Cassou.
Le mercredi 30 mars, au cinéma « Cinédit », 75, rue du Général-Locier, à Rouen, à 20 h 45.
CL.J.A.
Comité de liaison des jeunes anarchistes : assemblée générale des jeunes anarchistes de la région parisienne le mercredi 9 mars, à 20 h 30, 24, rue St-Marthe, Paris (10^e), (métro : Belleville).
Un des thèmes de l'ordre du jour sera : la préparation de la rencontre européenne de jeunes anarchistes.

F.A. TRESORERIE
Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'hésitez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie.
Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.
Nous vous rappelons également que les budgets de la CAISSE DE SOLIDARITE et du FONDS D'ÉDITION étant autonomes, nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds Caisse de Solidarité et Fonds d'édition.
D'avance merci !
Fougerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), C.C.P. 7 334-77 Paris.

A LA MUTUALITE AVEC MAURICE JOYEUX
C'est devant une assistance nombreuse et attentive, une grande partie composée de jeunes, que le Groupe Louise-Michel donnera une conférence publique, vendredi 18 février, sur un sujet d'actualité brûlant en ce moment : **MAO TSE-TOUNG**
et
la politique des trois fleurs
Maurice Joyeux sut captiver son public et les questions nombreuses qui furent posées à la fin de sa conférence prouvent que tous les auditeurs ont compris l'importance de ce sujet.
KUGER.

La guerre se poursuit au Vietnam comme elle s'était poursuivie en Algérie.
En vérité, c'est la guerre qui se poursuit dans le monde, conséquence inéluctable d'un ordre existant qui ne peut vivre que de l'attente perpétuelle contre l'individu.

Non seulement le Capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage, ainsi que s'écriait Jaurès, mais l'Etatisme entraîne fatalement la perpétuation des combats, ce que le leader socialiste semblait ignorer.

La Paix n'est jamais qu'une trêve à une lutte de tous les instants, opposant non seulement des castes et des classes, mais des rivalités de mêmes castes et de mêmes classes.

L'intérêt certes joue un rôle dans ces cycles hécotombes, cela est vrai aujourd'hui comme hier : il fallait bien un débouché à l'industrie de guerre des U.S.A., et l'on sait quelle soudaine panique et quelle dégringolade des cours de Bourse a causé, outre-Atlantique, l'offensive de Paix annoncée par la Presse.

Cette offensive ramenée à ses proportions : celle d'un vaste bobard destiné à calmer les esprits sensibles, la Bourse est redevenue « normale » et les hommes de finance ont pu poursuivre leurs petits tripatouillages de dollars et de sang, sous les plis de la bannière étoilée.

Mais ce serait restreindre singulièrement le problème de ne lui découvrir que des causes économiques.

Il y a aussi rivalité politique (idéologique, disent les naïfs), non qu'il y ait opposition fondamentale entre le système des U.S.A. et celui de l'U.R.S.S., mais simplement conflit entre des chefs de gang, chacun entendant conserver ses bases et ses zones d'influence.

Il semble que le partage du monde entre les deux blocs de l'Est et de l'Ouest, ayant été définitivement tranché à Yalta, il n'y ait plus à y revenir, et que tout dépassement de part et d'autre ne peut être admis par le voisin.

Qu'est dans tout cela le libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ?

— Une formule.
On objectera que la révolte a été exploitée par les communistes ; exploitée sans doute, mais non pas créée.

Si les U.S.A. n'avaient pas mis sur le trône un pouvoir à leur dévotion, et qui faisait régner un des pires régimes de tyrannie, la propagande chinoise n'aurait certes pas trouvé un pareil accueil.

La guerre se poursuivra donc jusqu'au jour où l'on finira par où l'on aurait dû commencer : en déposant les armes.

En réalité, cela ne se fera que le jour où les gouvernements se seront mis d'accord et où les financiers auront suffisamment tiré de profits.

Aujourd'hui, pour tenir l'opinion en haleine on semble prendre le monde à témoin (le monde, c'est-à-dire les gouvernements) : Angleterre, Suisse, Autriche, Suède, Finlande, sans parler du Vatican.

Et chacun, pour ceux qui ne se dérobent pas, approuve sans approuver et désapprouve tout en approuvant.

La Paix, qui peut-être un jour sortira de l'arbitrage d'un de ces fantoches, relève en vrai du peuple, de tous les peuples, s'il s'agit de la Paix véritable.

En effet, la lutte pour la Paix et pour la Liberté ne fait qu'un, et s'il est vrai que pour le Capitalisme et l'Etatisme, la guerre est une inéluctable nécessité, les priver de faire la guerre c'est condamner et le Capital et l'Etat.

Une cause qui ne peut se renouveler dans ses effets est frappée de mort.

Comme hélas ! nous n'en sommes pas là, comme hélas ! les hommes n'ont pas opposé le refus à la forme la plus aiguë du système actuel, l'autorité et la barbarie, sous toutes leurs formes, marquant, avec chaque nouvelle guerre, le recul des idées pour lesquelles nous combattons.

De même qu'il ne peut y avoir de révolution véritable, sans l'avènement d'une Paix universelle, de même, il ne peut y avoir de Paix définitive sans l'avènement d'un changement social universel.

Tant que les hommes seront trop lâches pour le réaliser on verra des nations de proie (l'histoire nous enseigne qu'elles le sont toutes) aménager des richesses sur le même continent où cent millions d'Hindous sont à la veille de mourir de faim, détruire des villes et torturer des hommes au nom de la civilisation.

La condamnation de SINIAVSKI et DANIEL LES GROS SABOTS DU "PAYSAN DE PARIS"

L'ère des procès de Moscou-la-Gâtuse, comme disait si bien Aragon lorsqu'il écrivait le « Traité du style » et le « Paysan de Paris », n'est pas encore close et le verdict du dernier procès est un symbole de plus de l'obscurantisme intellectuel et de la tyrannie politique. La presse bourgeoise, si peu loquace sur les scandales du « Monde libre », mais si prompt à s'indigner des infamies de Moscou, a relaté par le travers et le large la condamnation des écrivains André Siniaovski et Youri Daniel, coupables d'avoir fait imprimer leurs écrits à l'étranger, et surtout de « railler ce qui est cher et sacré aux Soviétiques : la patrie, la morale et l'Etat ».

Dans le dernier numéro du « Monde libertaire », nous laissons entendre que le procès serait public. Il n'en a rien été et ce procès fut un modèle du genre : l'assistance fut triée sur le volet et l'on vit la salle applaudir la sentence, la déposition des témoins contrôlée par la police, des écrivains se signaler par un zèle jaloux et sournois, le peuple soviétique informé ni de l'objet de l'inculpation (les œuvres des deux écrivains) ni de la teneur des débats (les déclarations des avocats et des accusés). Enfin, une condamnation à sept et à cinq ans de réclusion criminelle, pour un simple délit d'opinion et sans aucune possibilité de faire appel, en fut le « juste verdict ».

LES ARAGONNADES

S'il faut blâmer le régime soviétique, il faut prendre garde pourtant d'inclure dans une réprobation générale tous les communistes. Aussitôt connue, en effet, la condamnation fut suivie par la réaction assez vive, non seulement de l'opinion libérale, mais aussi de l'opinion progressiste ou même communiste. C'est ainsi qu'en Grande-Bretagne, en Suède, au Danemark, en Finlande, en Autriche, en Italie des journaux et des personnalités communistes protestèrent en affirmant que le procès de Moscou a mieux servi la propagande anti-soviétique que les écrits de Daniel et Siniaovski, tandis que certains écrivains modernistes, notamment V. Tarsis et C. Paoustovski, firent une intervention publique en faveur des deux accusés. Bien entendu, on ne trouve nulle trace de ces réactions dans la presse soviétique.

En France, ce fut l'article d'Aragon, paru dans « L'Humanité » du 16 février qui donna le ton, suivi peu après par le communiqué du C.N.E. Aragon protesta contre la privation de liberté pour délit d'opinion en écrivant : La politique de notre parti repose sur quelques thèses essentielles, la thèse de la possibilité du passage au socialisme par la voie pacifique du gain de la majorité, le rejet de la conception du parti unique et, par suite, l'alliance avec le parti socialiste et les autres partis démocratiques pour le passage au socialisme, sa construction et son maintien. Cela n'est possible que

si, quel que soit le poids du parti communiste dans le pays, celui-ci assure sa fidélité aux principes de la démocratie politique, qui sont de tradition française, notamment en affirmant qu'aucune juridiction dans l'avenir ne sera habilitée grâce à lui à connaître des procès d'opinion.

Et les gens de gauche de s'étonner sur la liberté d'esprit du maître à penser des intellectuels communistes. On veut voir la preuve du ralliement du P.C. aux « grandes traditions de la démocratie française ». Fini le temps du stalinisme ! On ne couvre plus les crimes et les meurtres, on fait partie de la famille. Jacques-Arnaud Penet, jeune écrivain qui publie des articles dans « Combat » — qui ne sont pas toujours mauvais — membre de la S.F.I.O. après l'avoir été du P.S.U. et dont le rôle auprès de Mitterrand fut important, rend hommage à « l'honneur d'Aragon » et refuse de voir dans son attitude une simple manœuvre politique. Libre à lui. Mais libre à nous de refuser de faire partie de leur « sainte famille » démocratique. Qu'on nous permette de ne pas choisir entre les suppôts du Guépéou et les disciples du tortionnaire Lacoste.

Tout cela comme si la belle et bonne démocratie bien de chez nous avait toujours garanti la liberté d'expression. Oublie-t-on M. Serge Fuster, dit Casamayor ? Vous oubliez-t-on vous qu'on a saisi au temps de la guerre en Algérie, parce que vous dénonciez les exactions françaises couvertes par nos grands démocrates, « pacificateurs » de surcroît. On ne vous oublie pas, mais on préfère vous oublier. Et s'il ne s'agissait encore que de la liberté d'expression ! Sacco et Vanzetti, quant à eux, payeront de leur vie leur séjour au sein de la grande démocratie américaine. Et puis, en régime démocratique, il y a certaines libertés qui sont de trop, en particulier la liberté d'entreprise, c'est-à-dire la liberté d'exploiter.

UN MALADE MENTAL

La vie et la personnalité d'Aragon sont des plus troublantes. Surrealiste frénétique et brillant, il se renie complètement pour adorer ce qu'il brûlait la veille : la patrie, la Russie, l'art de circonstance, l'action politique. De ceux qui renèrent le sur-réalisme, André Breton dit un jour : On n'aura rien fait tant qu'on n'aura pas étudié d'une manière toute clinique cette maladie spécifiquement moderne qui porte ces intellectuels à se déjuger radicalement, à renier d'une façon masochiste et exhibitionniste leur propre témoignage, à se faire les champions de la cause la plus contraire à celle qu'ils ont commencé par servir avec quelque éclat. Etiologie, symptomatologie, etc., cette maladie demanderait à être décrite à la façon de toute autre maladie mentale.

C'est un malade mental qui fait s'exalter les penseurs de la gauche.

Jacques SOREL.

Propos subversifs

- A rebrousse-poil 4
par P.-V. BERTHIER.
- Le Père PEINARD 5
- Clins d'œil 5

En France

- L'Anarchie et la Révolution 8 et 9
par TOMAS.
- Espionnage et Flicomanie 5
par Jean-Claude.
- On cherche des mouchards 4
par PEHEL.
- Les requins se mangeront-ils entre eux ? 4
par Jean-Claude.
- Portrait pour un jeu de massacre 5
par Jean-Claude.
- Match perdu pour M. CARTIER 5
par HEMEL.
- Aragon a la mémoire courte 5
par G. BODSON.

Syndicalisme

- Déclaration commune U.A.S. 16
- Commission syndicale F.A. 16
par Jo. SALAMERO.
- A propos du Congrès confédéral F.O. 6
par Maurice JOYEUX.

Dans le Monde

- Turquie 66 7
par Yves DELAPORTE.
- Mort en fraude 4
par CASTIELLA.
- Informations internationales et Actualités anarchistes 12
par le G.L.I.
- La condamnation de Siniaovski et Daniel 3
par SOREL.
- De notre correspondant du Viet-nam 5
par VO CHINH PHU.

Recherches libertaires

- Sacrifice et Pacifisme 11
par Jean COULARDEAU.

Lettres, Arts, Spectacles

- Le Conte : Y a-t-il plusieurs mondes 13
par Maurice LAISANT.
- Socialisme ou Barbarie ? 13
par G. BODSON.
- Chant public devant deux chaises électriques 14
par Marcel BONNET.
- Un racisme noir : « Métro fantôme et l'esclavage » 14
par la T.A.C.
- Disques 14
par Jean-Louis GERARD.
- Variétés 14
par Suzy CHEVET.
- Le livre du mois 14
par Maurice JOYEUX.

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris
11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros ...	10,00 F
	12 numéros ...	20,00 F
Etranger :	6 numéros ...	10,60 F
	12 numéros ...	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)
Nom
Prénoms
Adresse
.....

Le directeur de la publication
Maurice Laisant
Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

ON CHERCHE DES MOUCHARDS

CETTE phrase aurait dû servir de titre à l'article (tiré d'un journal régional) que vous allez lire ci-dessous, et qui porte le titre, oh combien anodin, de *On recherche des témoins*. Voici l'article :

« Les personnes susceptibles d'avoir remarqué quelque chose d'anormal, voire un automobiliste ou un piéton suspect, le 1^{er} février, entre 22 ou 23 heures, sur la route nationale R.N. près de la ferme de P... territoire de la commune d'H... sont invités à se présenter d'urgence à la gendarmerie, pour être entendus; toute discrétion sera assurée. »

Et voilà, il s'est passé quelque chose sur une certaine route nationale, mais quoi, nul ne le sait. Un crime, un viol ? Non l'article le dirait, les journalistes ne ratent jamais l'occasion de faire un papier sur une affaire morbide qui connaîtrait du succès auprès des lecteurs. Alors, un accident de la route ? Non plus cela aussi on le dirait, d'ailleurs le fait que le suspect est : soit un automobiliste, soit un piéton exclut cette possibilité, nous voilà donc en plein cirage, mais on nous demande de moucharder quelqu'un, qui bien entendu est déjà un « SUSPECT »... SUSPECT, voulant dire : sale type, voyou, voleur, vagabond, gitane, anarchiste; les bonnes gens vont se faire un devoir de se précipiter à la gendarmerie pour raconter n'importe quoi... Résultat, tous les pauvres bourgeois qui auront eu le malheur de se faire voir dans le coin ce soir-là vont avoir des emmerdements avec les flics pour une affaire dont tout le monde ignore de quoi il retourne, affaire qui se limite peut-être au cocufiage d'un gendarme ou au dépeçage de sa fille !

Mais le résultat le plus certain est l'officialisation du mouchardage sans motif, pour l'instant on invite encore les gens à le faire, mais bientôt ça ne sera même plus la peine, cela deviendra une habitude, une seconde nature, un réflexe (sain, diront les bonnes âmes...) et malheur aux promeneurs nocturnes, aux amoureux, aux amateurs de pâquerettes... Tous

suspects ! Donc coupables ! Tous, c'est-à-dire NOUS, nos moindres faits et gestes sortant de la normale (de la NORMALE telle que la conçoit la police bien entendu...) seront étudiés, disséqués, comptabilisés, enregistrés, etc. C'est ça la vraie démocratie ! Un certain Hitler avait déjà essayé, mais son succès fut de courte durée, on lui reprochait probablement d'y aller avec trop de rapidité, trop de gaieté de cœur, trop de franchise, il n'avait pas la manière, ce n'était qu'un précurseur, ses modernes disciples — fort de son expérience — y vont plus doucement, plus sûrement aussi.

...L'ATOME AU SERVICE DE LA POLICE...

A peine terminées, mes réflexions sur le mouchardage sont DEJA périmées, il y a mieux que la délation pure et simple en ce qui concerne les automobilistes « SUSPECTS », en effet, voici un petit article extrait d'une revue (pas locale celle-là...) :

« Une certaine société caoutchoutière américaine s'est avisée d'incorporer une matière radio-active à la gomme de ses pneumatiques pour automobiles, il s'agissait en réalité d'une demande de la police de la route... Il ne reste plus évidemment qu'à rendre les pneus radio-actifs obligatoires pour tous les individus soupçonnés par la police... »

Voilà le fin du fin ! Terminé le minable mouchardage de bouche à oreille, fini le témoin oculaire, maintenant les SUSPECTS seront dépistés au compteur Geiger (sans parler des émetteurs-récepteurs radio obligatoires sur les voitures, et dont nous entretenait il y a peu de temps le *Monde Libéraire*). Voilà une société organisée ! Encore quelques années et toute l'humanité sera en liberté « surveillée »...

Quelques années... vers 1984 peut-être ?...

Ce sera vraiment « LE MEILLEUR DES MONDES »...

PEHEL.

MORT EN FRAUDE

LA bonne conscience des bien-pensants et des biens-nourris ne risque guère d'être dérangée par cette petite information en provenance du Brésil : des commandos de tueurs opèrent actuellement en Amazonie, où ils se livrent à l'extermination TOTALE des Indiens Mekronoti, afin de s'approprier leurs terres. Ce génocide s'accomplit au milieu de l'indifférence générale (1) : les bonnes âmes préfèrent s'indigner, au vu du dernier film de John Ford, du sort auquel étaient soumis, il y a cent ans, les malheureux Cheyennes, cela satisfait leur conscience à bon prix. Quant au très chrétien Hubert Beau-Méry, il laisse imprimer dans les colonnes « du Monde diplomatique » : « Sauver ces Indiens est une tâche passionnante. L'Occident a une chance magnifique qui est de protéger et de sauvegarder des cultures encore intactes, peu connues, et de valeur certaine. Cette belle aventure morale, l'Occident se doit de la tenter » ; et est

un mot que le « culturel » journaliste semble ignorer, c'est celui de solidarité humaine.

C'est en Afrique, cette fois que nous parvient l'écho des massacres : le royaume du Burundi, où règne le tout puissant Mwambutsa IV, est le théâtre d'une répression sanglante contre l'ethnie des Hutus (80 % de la population !). L'opinion internationale a récemment appris l'exécution de 57 personnalités hutus, dont vingt dirigeants syndicaux, mais en réalité tous les Hutus qui savent lire sont exterminés. Cela n'a pas empêché la France de recevoir le roitelet sanglant avec tous les honneurs « dus à son rang ».

Au Moyen-Orient, la répression du gouvernement irakien contre le peuple kurde se fait de plus en plus sauvage : politique de la terre brûlée, déportation de dizaine de milliers de personnes. Dans ces conditions cette récente déclaration de l'ambassadeur d'Irak ne manque pas de saveur : « Il est connu que l'armée irakienne, appuyée par la grande majorité des Kurdes irakiens, est en mesure de réprimer et de réduire militairement cette poignée de séparatistes. Elle ne le fait pas : en effet, opter pour l'usage de la force contre les hors-la-loi rejoindrait, hélas ! contre le peuple paisible des campagnes entourant la zone qui, par suite d'opérations militaires qui le gouvernement irakien se refuse d'appliquer, ne serait pas épargné. C'est pourquoi le président Aref et le gouvernement insistent sur l'application d'une solution pacifique ». Le même jour on apprendit qu'un avion irakien venait de bombarder par erreur un paisible village turc situé à la frontière du territoire kurde, lâchant sept roquettes et tirant plusieurs rafales de mitrailleuse...

Rappelons que le peuple kurde se bat désespérément seul : ni le camp occidental ni les Russes ne veulent risquer de déplaire aux gouvernements arabes ; « les peuples socialistes, déclarait cyniquement un dirigeant bulgare, n'ont assez de maturité politique pour comprendre qu'un pays du

Propos subversifs DU "SUICIDE" CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS

Robert Bresson nous a montré à l'écran comment on devient pickpocket. Il serait bien aisé de nous montrer dans un prochain film comment on devient suicideur.

Car il n'en faut pas douter : les suicideurs existent : c'est un métier rare et discret, mais probablement bien payé comme toutes les spécialités peu répandues. Les suicideurs n'ont pas d'enseigne lumineuse au-dessus de leur porte pour annoncer leur genre d'activité, et l'on ne trouve pas leur nom dans l'annuaire des professions.

Leur existence n'est décelée que par les suicides incroyables pour lesquels il a bien fallu que quelqu'un ait recours à eux.

Par exemple, un détenu parfaitement équilibré, à l'humeur égale, aux nerfs solides, est découvert un matin pendu dans sa cellule avec un des lacets... qu'on avait pourtant pris la précaution de lui retirer la veille au soir. C'était un homme gênant ; ne redoutait-on pas de lui quelque déposition scandaleuse ? Quelque suicideur mandé par téléphone est passé par là.

Où bien il s'agit d'un repris de justice qui a fait dans la presse des révélations compromettantes pour certains milieux officiels. On peut craindre le pire s'il témoigne devant la justice, et pourtant il faut bien se résigner — après de longs atteroiements dont il eût pu profiter pour prendre le large — à le rechercher, à le poursuivre. Mais pourra-t-on l'empêcher de nuire ? Rien de plus facile : à peine a-t-on sonné à sa porte, que le voilà par terre, proprement suicidé.

C'est une mode internationale. Dans les toilettes d'un train parti de Mourmansk, un jeune Américain, condamné à un an et demi de prison pour franchissement illégal de la frontière russo-norvégienne (il s'était égaré en pleine tempête, avait reconnu au procès le garde-forestier soviétique), est

trouvé la gorge tranchée, et voici qu'en marge de la version officielle certains accusent les suicideurs.

Le suicideur se distingue du tueur ordinaire en ceci que ses victimes l'absolvent elles-mêmes tant leur suicide paraît évident. Il y faut une habileté, une dextérité, une maestria extraordinaires ; autrement dit, les qualités manuelles d'un bourreau-prestigiateur.

Vous avez vu, dans les films du Far West, des tueurs dégainer avec une prestesse diabolique, et tirer si promptement que l'adversaire est mort avant d'avoir pu amorcer la moindre défense. Cela, c'est la première partie du travail.

La seconde partie, c'est le maquillage ultra-rapide de l'assassinat en trépas volontaire. Un homme entraîné, rompu à ce genre d'exercices, est nécessaire en pareil cas. Mais n'a-t-on pas vu des illusionnistes sortir instantanément une colombe de leur chapeau, où ils venaient de mettre un lapin ? N'en a-t-on pas vu enfler l'un dans l'autre deux anneaux immédiatement après avoir fait constater que ceux-ci ne présentaient aucun point de rupture ?

Prestidigitateurs et illusionnistes sont certes gens trop pacifiques pour se muer en suicideurs... mais les suicideurs leur ont emprunté l'adresse qui fait le meilleur de leur art et de leur technique. Les suicideurs peuvent vous suicider avec tant de brio et de célérité qu'il sera impossible de mettre votre suicide en doute. N'est-ce pas là l'essentiel, et cela ne vaut-il pas mieux que d'être assassiné, ce qui contraindrait la justice à envoyer votre assassin en prison sans profit pour elle ni avantage pour lui ?

Beaucoup plus que l'assassinat au temps de Thomas De Quincey, le suicide mis au point par les suicideurs est digne, de nos jours, d'être considéré comme un des beaux-arts.

P.-V. BERTHIER.

Les requins se mangeront-ils entre eux ?

Cino del Duca (de « Paris-Jour ») accuse Marcel Dassault (de « 24 Heures ») de concurrence déloyale. La formule de « Paris-Jour » est-elle donc inédite ? Il y a belle lurette qu'à Londres, par exemple, le « Daily Mirror » a ouvert la voie. Et puis, del Duca devrait être fier de son succès. Combien de vieilles marques se vantent-elles d'être « toujours imitées, jamais égalées » ? Mais le vide peut-il concurrencer le vide ? Ce n'est pas tout d'adopter le format « tabloid », encore faut-il avoir quelque chose à mettre dedans. Or, les feuilles de Dassault sont aussi vides que celles de del Duca.

On se dispute la clientèle des crétiens. A son tour, « Le Parisien libéré », inquiet du tumulte de ses deux concurrents (qui ressemblent fort au tapage de deux compères), se lance dans le format « tabloid ». A nous le compter les points.

Jean CLAUDE.

tiers monde puisse avoir une politique réactionnaire ».

Si les atrocités qui se déroulent au Vietnam sont un peu mieux connues du grand public, il n'est pas inutile de rappeler que le gouvernement américain vient de condamner froidement à la mort la mort la plus horrible des milliers d'enfants vietnamiens brûlés au napalm et au phosphore, en refusant toute aide à la Croix Rouge internationale qui se proposait de les transférer en Europe, où ils auraient pu recevoir quelques soins. Par ailleurs, on vient d'apprendre que les U.S.A. ont fournis en 1965 une aide de vingt milliards de \$ au gouvernement du Vietnam, et vingt-cinq mille \$ au Pakistan après le récent cyclone qui a fait 25 000 morts. Comme les pertes Vietnams se sont élevées l'an dernier à 10 000 hommes, on en déduit que M. Johnson évalue le prix d'une vie pakistanaise à un \$ et celui d'un Vietcong tué à 2 millions de \$.

Toujours à propos du Vietnam, le « Nouvel Observateur » vient de se signaler par une assez jolie lâcheté : dans un reportage intitulé « des documents insupportables » (il faut tout de même bien donner un petit frisson au lecteur), il publie sous un titre anodin (« maintenant, tu vas parler ») une photo qui montre en réalité un prisonnier vietcong solidement maintenu en train de subir A VIF l'ablation de la vésicule biliaire (2).

Le danger atomique provoque à juste titre l'indignation ; mais ce sont avec des armes « classiques » que 150 000 ouvriers et paysans (baptisés communistes pour l'occasion) viennent d'être massacrés en Indonésie grâce à l'appui des Etats-Unis et au silence de la Russie, qui monnaie le sang des opprimés contre la politique de coexistence pacifique...

CASTIELLA.

(1) Un prêtre brésilien vient de dénoncer la complicité de l'Eglise avec les assassins.
(2) Le contenu de la vésicule biliaire est à l'origine de précieux médicaments, et se vend à prix d'or à Saïgon : « Donnez-moi dix prisonniers, et je serai riche... »

Clins d'œil

SUICIDER

Verbe pronominal.
Exemple : je te suicide.

SIMPLE AVEU

En visite chez Mauriac, M. Frey s'écriait : « On nage dans une mare d'immondices et de calomnies. »

On ne lui fait pas dire.

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE

M. Fuster (alias Casamayor) est suspendu pour avoir osé écrire ce qu'il pensait.

Voilà qui est mérité et le ministre Foyer a eu joliment raison.

Il est vrai que tout le monde ne peut pas être gangster, n'est-ce pas Maître-Lemarchand ?

Un "Match" perdu pour M. Cartier

Il est des mots malheureux, des mots qui disent l'ignorance de ceux qui les emploient.

C'est le cas de M. Raymond Cartier qui a eu l'inconscience d'utiliser, dans « Match », le terme de « dictature anarchiste » pour justifier l'injustifiable, pour blanchir l'infâme Franco.

Si libérer les hommes de l'esclavage, rendre la terre à celui qui la cultive, l'usine à celui qui la fait tourner, le droit à la vie pour tous, la dignité pour chacun est acte de dictature, alors, oui, il y a eu dictature anarchiste.

Si, s'opposer à toute autorité en rendant l'initiative à la base et le goût de la vie à ceux qui l'avaient perdu est acte de dictature, alors, oui, il y a eu dictature anarchiste.

Si écrire selon sa conscience et sa pensée, au lieu de la faire aux ordres du journal qui vous assure pitance, est acte de dictature, alors, oui, il y a eu dictature anarchiste.

Si les mots sont employés dans le sens inverse de ce qu'ils signifient par ceux qui ont la prétention de savoir s'en servir, alors, oui, il y a eu dictature anarchiste.

Espionniste et flicomanie

Est-ce une conséquence du succès des James Bond ? Nous vivons sous le signe de l'espionniste. Nous savons bien depuis très longtemps que les concierges sont les plus précieuses auxiliaires de la police, nous savons bien aussi qu'il faut souvent se méfier des voisins. Mais des faits récents font plus que renforcer une méfiance légitime, ils dénotent un singulier état d'esprit, a) chez des individus que leur propre imagination affole, b) chez des policiers qui foncez tête baissée dans le panneau des individus en question.

L'exemple idéal nous est donné par « France-Soir » (daté du 16-2).

A Montreuil, un des voisins de Michèle V... rapporte au commissariat que l'on transmet de chez elle, chaque nuit, entre 22 h. et 2 h., des émissions clandestines. La police confirme : « Nous sommes allés vérifier plusieurs fois sur place. Indiscutablement, nous avons entendu des bruits suspects. D'abord le ronflement d'un moteur, puis le tac-tac caractéristique de longues manipulations de morse. Nous avons même déplacé devant votre immeuble une voiture équipée pour capter les émissions clandestines. Cela n'a rien donné, l'appareil doit être ultra-moderne. Cette histoire est très loche. Il faut la tirer au clair. Souyez chez vous ce soir à 22 h, je viendrai perquisitionner. »

On peut se demander en passant s'il est parfaitement légal de perquisitionner à 22 h. En tout cas, le résultat est probant : il s'agissait tout simplement d'un hamster qui faisait tourner la roue de sa cage (ronflement) puis mordillait avec acharnement les parois de sa prison (tac-tac). L'histoire ne nous dit pas ce qu'il advient du voisin et du policier. Michèle V a-t-elle seulement reçu des excuses ?

POUR LES CATHOLIQUES

Le jeûne n'est plus obligatoire la veille des grandes fêtes liturgiques.

POUR LES TRAVAILLEURS

Rappelons qu'il le reste au cours de l'année sociale de M. Debré.

A BOULOGNE-BILLANCOURT

Un hôpital de 750 lits pour une population de 500 000 habitants nous annonce la presse.

Ceux qui ne sont pas contents peuvent aller se coucher... Non, pas même.

CHARLOT !

« Cette affaire marocaine est donc une entre Paris et Rabat parce que la disparition de Ben Barka a eu lieu chez nous, parce qu'elle a été perpétrée avec la complicité obtenue d'agents ou de membres de services officiels français et la participation de truands recrutés... »

Voilà qui est un peu sévère pour Frey, Papon et autres Lemarchand, et plus encore pour celui qui les a recrutés.

Aragon a la mémoire courte

Mon parti m'a rendu les couleurs de la France
Mon parti, mon parti merci de tes leçons
Et depuis ce temps-là tout me vient en chansons
La colère et l'amour, la joie et la souffrance.
Mon parti m'a rendu les couleurs de la France.

« LA DIANE FRANÇAISE », 1942-1944

Alors, on plaisante, Monsieur Aragon !

Voilà que notre grand « poète français », dans alias François-la-colère, s'élève, dans « L'Humanité » en termes vigoureux, contre la condamnation des écrivains Siniavski et Daniel (sept ans et cinq ans de prison), taxés de propagande antisoviétique. Il nous dit : « Qu'on les prive de leur liberté pour le contenu d'un roman ou d'un conte, c'est faire du délit d'opinion un crime d'opinion, c'est créer un précédent, plus nuisible à l'intérêt du socialisme que ne pouvaient l'être les œuvres de Siniavski et Daniel. »

« Il est à craindre, poursuit Aragon, en effet, qu'on puisse penser que ce genre de procédure est inhérent à la nature du communisme, et que le jugement rendu ce jour-ci préfigure ce que sera la justice dans un pays qui aura aboli l'exploitation de l'homme par l'homme. Il est de notre devoir de proclamer que cela n'est pas et ne saurait être, en France, au moins, où c'est de notre responsabilité. » (1)

Nous voilà du moins rassurés, en tout cas c'est beau, c'est noble, c'est généreux.

Le pire est que cet individu a raison. Il s'agit bien d'une faute, nous aurions pu croire que dans le pays de la répression organisée, les dirigeants avaient plus d'intelligence.

Condamner des écrivains c'est pas sérieux, d'autant que tout cela rappelle les beaux procès staliniens. (Il s'agit d'un retard, sous le coup de « trauma stalinien » l'U.R.S.S. ne « consomme » pas encore la poésie et y trouve signe de subversion ; alors qu'à l'Ouest elle fait partie des denrées consommables sans danger.)

Aragon s'aligne par rapport à la situation dominante, ce qui explique sa position. Et Staline, Monsieur Aragon, j'espère que ça vous dit encore quelque chose, vous qui ne dites pas grand chose à l'époque. Il est vrai que le « père du peuple » avait de la poigne et sa politique était claire : réprimer la révolution partout où elle se trouvait. Aragon, ça fait espagnol, justement c'est là que l'U.R.S.S. dut jeter bas le masque pour la première fois et il y eut les suivantes.

Il est vrai que l'époque de « Moscou la gâtéeuse » s'éloigne dans le temps, et pourtant vous allez finir, si ça continue, par nous faire croire aux colonels antimilitaristes vous êtes membre du comité central du P.C., il me semble.)

Intellectuels, ne perdez pas votre temps, faites comme Aragon, « peignez-vous dans le sens de l'histoire ».

G. BODSON.

(1) L'Humanité, 16 février - c'est nous qui sautignons.

De notre correspondant au Vietnam

DANS le cadre de la lutte contre la corruption, le général Thi, commandant le centre Vietnam, a décidé une offensive du style « grand spectacle », comme seules les généraux savent en faire.

Alors qu'à Saigon on a dressé cinq poteaux d'exécution dans le centre ville, destinés aux terroristes, à Danang, la police rafle les blousons noirs et les soumet à l'humiliation publique. Quatre Jeep bourrées de flèches armées précèdent un camion militaire muni d'un haut-parleur, les terribles J.V. qui portent préjudice à la moralité publique sont là : 5 jeunes de 14 ou 15 ans, portant une pancarte autour du cou « du com » (voyou), l'un d'eux pleure. Un gradé de la police militaire, micro en main, fait le sermon officiel. Le cortège avance lentement dans les rues populaires. Spectacle banal ici où un colleur d'affiches clandestin a été abattu sommairement par les flics du mar-

ché. Lutte contre la corruption... Mais le pays n'échappe pas à la règle générale — lorsqu'un « fils à papa » est ratlé à Saigon il suffit du traditionnel coup de fil. Lutte contre la corruption... Tous ceux qui — pris dans une rafle — ont plus de 18 ans — sont expédiés au service militaire, bête noire des jeunes. Le service militaire dure théoriquement 3 ans. Mais l'expérience prouve qu'après quelques mois de démobilisation les jeunes sont à nouveau mobilisés pour une période indéterminée. Comme d'habitude le peuple paie cher, très cher, la folie guerrière du « Monde libre » et la stratégie de « libération » communiste.

Lutte contre la corruption... si le général Thi était logique voici longtemps qu'il aurait dû se placer à l'un des poteaux dressés par son sinistre collaborateur de Saigon.

VO CHINH PHU.

Portrait pour un jeu de massacre :

Un joli Salonnard

« Guermantes ». Tous les lundis, à la une du « Figaro », cette signature apparaît. Dans « le » monde, comme on dit dans « son » monde, personne n'ignore que derrière ce pseudonyme se cache le nommé Gérard Bauer. Vieillard bien propre, un rien précieux, la taille preste, l'habit bien coupé, brillant causeur mondain, conférencier envoûtant, il peut parler des heures sans note. Sa spécialité, si l'on peut dire, c'est de tenir sous le charme des auditeuses de vieilles dames d'un certain standing.

Le lundi 7 février, à la une du « Figaro », ses « instants et visages » étaient intitulés « Ce joli monde... ». Mais il s'agissait de Saint-Germain-des-Prés et du « nommé Figon ». Un papier ignoble. Quand je l'ai eu sous les yeux, je n'ai pu m'empêcher de bondir. « Guermantes » peut être fier de son œuvre. Rarement j'ai lu autant de saloperies en si peu de lignes. D'emblée, l'élegant Bauer alias Guermantes vitupère « le nommé Figon » qui « était une importante figure » de Saint-Germain-des-Prés. « Il allait être présenté à Mme Marguerite Duras ; on lui avait promis, parait-il, de l'introduire aux « Temps Modernes ». « Et le mondain raffiné, le joli monsieur ajoute comme par dépit : « Je n'ai jamais connu personnellement aucune de ces consécration. » Comme s'il en avait besoin ! Sa chronique hebdomadaire à la une du « Figaro » ne lui suffit-elle pas ? Cette consécration est-elle trop mineure pour lui ? Il a regretté de n'avoir pas été présenté à Mme Marguerite Duras. Il lit les « Temps Modernes » « avec

un sérieux intérêt, mais (il) ne pense pas qu'un chroniqueur du « Figaro » y trouve jamais sa place. « N'est-ce pas mieux ainsi ? A chacun son camp : les voyous avec les intellectuels de gauche, les salonnières avec les tordus de droite.

Mais ce n'est pas tout. Car le soi-disant Guermantes écrit encore : « Je n'aime pas les voleurs, car les voleurs volent aussi les pauvres. » Une question se pose donc : notre moraliste est-il riche ? Est-il pauvre ? S'il est riche, alors c'est un voleur, car on ne peut devenir riche qu'en volant les autres, et aussi les pauvres. S'il est pauvre, alors je ne le comprends pas. Car ses patrons, ses employeurs, ceux qui le paient pour écrire des niaiseries, le volent, sinon comment s'enrichiraient-ils ? Au bout du compte il faut choisir : être du côté des pauvres avec les volés ou du côté des riches avec les voleurs.

Enfin, le délicieux Guermantes écrit : « Tous ces gens dont on ne sait pas comment ils vivent. » Mais soit-on comment il vit, lui ? Il ne me fera pas croire que seuls ses droits d'auteur (a-t-il donc écrit tant de best-sellers ?) et le salaire de ses chroniques lui assurent ses biscottes quotidiennes. Ou alors, on est vraiment généreux au « Figaro ». Bref, il termine : « Il me semble qu'il faudrait nettoyer ces écuries. » Mais alors, le purificateur chroniqueur de mon cœur, de quoi parlait-il, sur quoi écrivait-il ? Plus de terminer, plus d'indignation, plus de « Guermantes ». Ce serait dommage, non ?

Jean CLAUDE.

A PROPOS DU CONGRES CONFEDERAL «FORCE OUVRIERE»

vers un tournant du mouvement ouvrier français par Maurice JOYEUX

C'est au début d'avril, dans la grande salle de la Mutualité, que vont se tenir les assises de la Confédération générale du Travail Force Ouvrière. Rassemblement traditionnel, haut en couleur, dominé par les éclats de voix des orateurs et par les murmures de coulisses des dirigeants importants. Dans la salle, une atmosphère de bains turcs règne. Les hommes s'y affrontent moins pour faire triompher tel courant d'opinion que pour obtenir au communiqué une citation précieuse dans la province ou dans l'industrie où se déroule leur activité respective. Réunion folklorique, peut-être, mais où il se dégage un relent de fébrilité, de passion, de sérieux qui crée chez le jeune militant du respect et de l'enthousiasme pour l'organisation et dont les vieux routiers du mouvement ouvrier s'enivrent malgré leur expérience, quitte au petit jour à refaire leurs comptes avec plus de lucidité.

Pourtant, cette année, le Congrès va revêtir une importance particulière. La position de F.O. au centre de l'échiquier social, le caractère qu'elle a su conserver malgré bien des vicissitudes, ses structures qui sont celles du mouvement syndical avant leur détérioration par les partis politiques et les confessions religieuses, lui conservent un prestige auprès du commentateur politique. Malgré les remontrances de l'ancienne ou de la nouvelle chapelle ouvrière, elle occupe la deuxième place parmi les organisations syndicales du pays, assez loin, il est vrai, de la C.G.T. Sa répartition géographique est satisfaisante. Elle lui permet de saisir toute la complexité de l'économie actuelle. On a souvent mis en cause sa combativité. Disons que celle-ci est fonction des travailleurs de la base qui la composent ; qu'elle est inégalement répartie, que de toute manière et au même titre que les autres centrales syndicales, elle a ses points chauds. Certes, elle tire sa force principale de la Fonction

La République de Platon

Jusqu'à ce jour, il existait, au sein de Force Ouvrière, une importante majorité réformiste qui pouvait parfois se diviser sur le détail, mais se retrouvait solidement unie sur l'essentiel, et une minorité plus ou moins unie se réclamant plus ou moins du syndicalisme traditionnel et révolutionnaire dont les cadres étaient fournis par des libertaires, par des trotskistes, par des socialistes dégoûtés par la politique de Guy Mollet ou plus simplement par des syndicalistes purs. Botherand avait singulièrement cette particularité en s'écriant dans un congrès : « A Force Ouvrière, il n'existe pas une minorité, mais des minorités », ce qui était d'ailleurs vrai et, depuis dix ans, tous les efforts tendent pour structurer ces minorités n'ont pas donné grands résultats. Pourtant, aujourd'hui, un nouvel élément vient de s'ajouter à ces courants traditionnels de l'organisation. Un certain nombre de jeunes responsables de syndicats et même de fédérations, aveuglés par le ne sais quelle prétendue efficacité de la C.G.T. ou de la C.F.D.T. s'approprié à tort le problème de l'orientation de « Force Ouvrière » et pour avoir les mains libres, songent à jeter la Charte

publique, mais aux Métaux comme dans le Bâtiment, de jeunes militants lui ont apporté un sang plus vif. Il est vrai qu'au sein du bureau confédéral, la temporisation prudente est de rigueur. Tout se passe comme si la direction redoutait l'aventure qui laisserait l'organisation plus faible que lorsqu'elle l'a recue de ses prédécesseurs. Mais il est incontestable que le cadre moyen de Force Ouvrière est documenté, agissant, capable de régler les petits problèmes qui sont devenus l'unique aliment de l'activité syndicale. Ce qui est remarquable, c'est que ces cadres moyens, même lorsqu'ils sont issus d'une famille politique bien définie, conservent ou acquièrent un goût d'indépendance, un fonds d'apollinisme (dans le sens de refus de se laisser manœuvrer par leur parti plus que par le refus de se déterminer par les considérations de politique et d'économie générale) qui ont été jusqu'à aujourd'hui l'atout majeur de la Confédération. C'est ce qui explique leur attachement sentimental pour la Charte d'Amiens, même si celle-ci n'est plus pour eux, dans sa première partie, ou au moins, qu'un souvenir attendrissant qu'on ne ressort que les jours de congrès, lorsque l'enthousiasme déborde ou dans les moments tragiques où la pression politique fait éclater le Mouvement ouvrier. L'originalité de Force Ouvrière c'est justement qu'elle est le seul lieu où les grands courants d'idées peuvent encore s'échanger et c'est ce qui assure sa pérennité, car moins que les Centrales monolithiques, elle est sujette à se fondre devant un retournement de l'opinion publique.

A toutes ces raisons, qui expliquent l'intérêt que suscite le Congrès Confédéral Force Ouvrière, il faut en ajouter deux autres. La date où il se tiendra va obliger les militants à faire un examen sérieux de la politique sociale du gouvernement et enfin le climat intérieur qui règne actuellement dans l'organisation.

d'Amiens par-dessus bord. Sensibles à ce remue-ménage et décidés à prendre de vitesse ces jeunes tures, le bureau confédéral a choisi comme thème au congrès : « Dégager un syndicalisme moderne ». Or, le syndicalisme moderne est justement la tarte à la crème des « jeunes ».

Une question se pose aussitôt : qu'entend-on par « syndicalisme moderne » ? S'il s'agit de tenir compte, en choisissant nos moyens de lutte, des conditions actuelles de l'adversaire, d'accord ! Mais je ne vois pas en quoi cela soit moderne. De tout temps, un but à atteindre a été une doctrine et le moyen pour l'atteindre une tactique modifiable à chaque instant sous l'empire des circonstances. Mais le but du syndicalisme c'est l'abolition du salariat et ce qu'on veut modifier ce n'est plus le moyen mais ce but, c'est-à-dire le syndicalisme lui-même. Le syndicalisme, c'est la défense de tous les intérêts des travailleurs, ce que nous proposons les tenants du syndicalisme « moderne », c'est la défense des intérêts des travailleurs en ce qu'ils sont de compatible avec la continuité d'un système économique basé

sur les classes, donc sur la différenciation, même si cette différenciation se fait au profit de technocrates supplantant le capitalisme traditionnel. En quoi tout cela est-il « moderne » ? Depuis que l'homme existe, nous voyons les « nantis » essayer de limiter les révoltes en jetant des miettes de pain. L'économie permet de jeter aujourd'hui, quelque chose de plus substantiel. Je ne vois là rien de moderne. En réalité, le syndicalisme « moderne » veut tout simplement supprimer le syndicalisme lui-même, pour lui substituer un système économique de travailleurs au système économique actuel, organisme destiné, non à supprimer les inégalités, mais à les humaniser. Et comme le syndicalisme conserve un certain crédit, on supprimera son contenu et on conservera le titre pour servir d'alibi à l'organisme de régularisation du système économique basé sur les différenciations économiques que l'on veut conserver. L'objectif du syndicalisme moderne qui pousse une pointe du côté de F.O., qui a son prolongement en direction de Lebrun et de Marion et qui reçoit son inspiration de l'équipe dirigeante de la C.F.D.T., est d'adapter le social aux exigences qu'imposent les mutations qui se produisent au sein des classes dirigeantes et l'abandon de la Charte d'Amiens sera le clin d'œil complice du patronat : « Voyez, nous abandonnons la remise en cause de votre droit de propriété sur le travail humain, en échange, faites en sorte que votre esclave soit le moins malheureux possible ». C'est le principe de la République de Platon ! Les bons maîtres éclairés et généreux sont servis par des domestiques bien

Le paritarisme

Le paritarisme dispose d'un alibi de taille : Proudhon ! Et tout naturellement lorsqu'on veut dans le domaine économique écarter à la fois « les partis politiques et l'Etat on s'en réfère au grand économiste libéral du siècle dernier. Mais disons-le nettement : Proudhon ne justifie pas tout. En particulier son principe du contrat entre les forces réelles de la production à l'exclusion de l'Etat, principe du contrat, de l'association, n'a jamais été dans son esprit un élément de remplacement de la transformation économique et sociale ! Tout juste un complément et dans la « Capacité politique » il indique bien que justement les principes du fédéralisme politique et économique doivent mettre fin au système du profit.

La direction Force Ouvrière a résolulement adopté, contre une planification autoritaire, le paritarisme, c'est-à-dire le contrat entre les forces réelles, le patronat et le monde ouvrier. Dans le domaine de la revendication immédiate et dans la mesure où cette théorie n'est pas une théorie qui se substitue à la Charte d'Amiens mais seulement une tactique qui a pour but de régler les problèmes en suspens dans le moment donné et en attendant de pouvoir pousser le syndicalisme vers son objectif suprême, cette théorie est correcte. Elle reprend l'idée essentielle du premier manifeste ouvrier, « le manifeste des Soixante », qui proclamait que les travailleurs devaient faire leurs affaires eux-mêmes sans passer par l'intermédiaire des

nourris et compréhensifs. Je voudrais dire aux « jeunes syndicalistes modernes » que les soirs d'émeute on pend avec le même entrain les bons et les mauvais maîtres et que souvent pour faire bonne mesure on y ajoute les valets.

La justification de ce singulier syndicalisme, c'est que, au niveau économique actuel, les travailleurs ne se sentent plus disponibles pour mener des luttes ayant pour but de transformer l'économie, de peur de remettre en cause les avantages acquis. Par voie de conséquence et pour obtenir le maximum sans toucher au cadre économique, les « modernes » sont donc conduits à s'appuyer sur des partis politiques de gauche décidés comme eux à aménager sans bouleverser. Cette sorte de travailisme ne serait pas très différente du réformisme de la direction confédérale si celle-ci n'était pas farouchement opposée à l'engagement politique surtout si cet engagement suppose la présence du parti communiste. Coincé entre le syndicalisme révolutionnaire et ses succédanés et les jeunes tures du modernisme, la direction pense bien orienter son Congrès de façon à contenir l'ailé révolutionnaire et à canaliser le syndicalisme moderne. Pour cela elle dispose d'une « formule magique » le paritarisme qui a l'avantage d'écarter l'Etat et les partis, ce qui pour le syndicalisme révolutionnaire peut à la rigueur être un moindre mal et donner des gages « aux modernes » pour qui la lutte des classes ne correspond plus à la réalité. Solution qui permettrait, tout en tenant compte des inévitables bavures, d'assurer à la motion du bureau confédéral une confortable majorité.

partis politiques ou de l'Etat. Mais je ne suis pas du tout sûr que ce soit là la pensée profonde du bureau confédéral et je crois plutôt que lentement, insidieusement, on pousse cette théorie du paritarisme en avant afin, au nom du réalisme, de la substituer non seulement dans les faits, mais également dans les textes de la Charte d'Amiens, base fondamentale qui nous lie tous à Force Ouvrière et qui, de toute manière, a été le ciment de notre accord pour travailler ensemble. Mais voyons ce qu'on entend à Force Ouvrière lorsqu'on parle de paritarisme. Pour ma part, à la lecture des réalités, je distingue trois formes d'application du paritarisme, c'est-à-dire de la discussion ou de la collaboration paritaire.

La première de ces formes, c'est la discussion directe avec le patron, dont le but est soit l'amélioration des salaires, soit la modification de la position sociale du travailleur envers son employeur, et cela dans le cadre de l'usine. Cela aboutit à la discussion de conventions collectives, la réglementation des heures de travail, etc. Encore faut-il bien remarquer que, même là, nous n'avons pas de paritarisme véritable, car tout se discute en tenant compte de la législation. Cela aboutit à la discussion paritaire à l'échelon national, recevra la sanction législative. Par conséquent, on peut dire que même dans cette discussion paritaire dans l'usine entre le patron et le salarié,

l'Etat est présent par personne interposée : la loi !

La seconde application du paritarisme, déjà plus ambitieuse, c'est la création en dehors de l'Etat, et simplement par la collaboration des forces directement intéressées d'organismes sociaux, telles les ASSEDIC, qui sont des caisses de chômage complémentaires, ou l'ARCO, qui groupe les caisses de retraites complémentaires. Ces régimes sont organisés sans la participation de l'Etat, bien que celui-ci assure un contrôle discret de leur gestion. Ils sont gérés par les organisations ouvrières et patronales, par l'intermédiaire de commissions paritaires à tous les échelons. Il semble bien que ce paritarisme-là, dont Force Ouvrière fut à l'origine, possède les caractéristiques que Proudhon avait définies « pour la gestion de l'économie par des forces réelles, à l'exclusion des parasites, et sous la forme de contrat ». Toutefois, je voudrais faire quelques remarques.

Ces régimes qui ont un caractère mutualiste se substituent à l'Etat pour percevoir les cotisations et payer les prestations. L'usage a démontré leur incontestable supériorité sur les régimes placés sous la direction de l'Etat ; c'est la partie positive de l'opération. Mais leur administration conserve entièrement le caractère de la gestion capitaliste et n'est en aucun cas l'exemple d'un début de gestion ouvrière. Les salaires de leurs employés sont ceux des autres secteurs « et pas toujours, d'ailleurs ». Les gestionnaires ouvriers et patronaux délèguent à un cadre administratif leurs pouvoirs et ce cadre applique les méthodes de travail, de discipline, de salaires qui sont celles de n'importe quel organisme capitaliste, ce qui est déjà un paradoxe, car il semble bien que, dans un contrat passé entre le patronat et le syndicalisme, des concessions sur l'organisation auraient dû être faites par les deux contractuels. Il découle de ces faits que le secteur syndical d'établissement joue son rôle traditionnel à l'intérieur de ces régimes. Il lui

Le maintien de la Charte d'Amiens

Explicite plus haut l'importance de l'enjeu qui se posera à ce Congrès confédéral. Ne nous y trompons pas, la suppression de la Charte d'Amiens conditionne la transformation de l'organisation en un travailisme basé tel que le rêvent les syndicalistes dits « modernes ». Mais c'est également l'opération qui permettrait d'élever le paritarisme, aujourd'hui moyen dans le cadre du régime, en un principe destiné à remplacer le graphique de la Charte dans lequel il est question « de la suppression du salariat et de la gestion de la production par les travailleurs », ce qui est l'objectif du Bureau confédéral.

Il est donc clair que tous ceux qui veulent conserver au syndicalisme son universalité lutteront pour le maintien de la Charte d'Amiens, qui

contre leur administration qui est l'émanation des Commissions paritaires. Il lutte donc contre ces Commissions et, par conséquent, contre les organisations syndicales qui y sont représentées et qui font alors figures de patrons. Ces régimes paritaires sont donc un bon exemple donné à l'Etat de ce que peut être l'économie actuelle, mais on ne peut en aucun cas considérer que, comme le contrat de Proudhon, elles doivent amener la disparition de l'économie de profit, car pour celui-ci le contrat doit se discuter entre les éléments de l'entreprise et non pas par leurs mandataires extérieurs, qui alors prendraient le même caractère parasitaire que l'Etat et pour les mêmes raisons.

Enfin, une dernière remarque : Ce paritarisme est un essai timide et limité du contrat suivant Proudhon, qui ne s'applique pour l'instant qu'à des organismes, en dehors du circuit de la production et tout laisse à penser que le patronat s'opposera au paritarisme dans l'entreprise économique, ce qui alors ne serait rien d'autre que de la cogestion. Pourtant, il semble bien que ce soit là la pièce maîtresse de la politique actuelle de Force Ouvrière. Celle qui doit remplacer les velléités gestionnaires de nos pères.

Enfin, la troisième application du paritarisme, la plus dangereuse, celle qui conduit immanquablement le syndicalisme vers l'intégration à l'Etat, c'est celle qui consiste à collaborer avec le gouvernement, dans des Comités consultatifs (Comités d'expansion économique, par exemple) et d'appliquer les méthodes de travail, de discipline, de salaires qui sont celles de n'importe quel organisme capitaliste, ce qui est déjà un paradoxe, car il semble bien que, dans un contrat passé entre le patronat et le syndicalisme, des concessions sur l'organisation auraient dû être faites par les deux contractuels, un rouage officiel de régularisation de l'économie de l'Etat.

doit continuer à servir de cadre à toutes nos activités.

Dans ce même numéro de notre journal, nous publions en dernière page les bases d'un programme qui doit rassembler tous les syndicalistes révolutionnaires et, dans un prochain article, nous essaierons de dessiner les grandes lignes de l'action que nous devons entreprendre pour freiner le glissement du mouvement ouvrier vers son intégration, non seulement aux organismes d'Etat, ce qui semble être compris par de nombreux syndicalistes, mais également à l'économie planifiée et, par voie de conséquence, aux partis qui en sont les artisans.

M. J.

les anarchistes et l'éducation

DANS un livre assez récent (1), édité chez A. Colin et intitulé « Les techniques Freinet et intitulé « Les techniques Freinet de l'École Moderne », nous trouvons au hasard d'un tas d'autres considérations auxquelles nous souscrivons totalement, quelques jugements pour le moins hâtifs et peu objectifs qui ne sont pas dignes de leur auteur.

Les anarchistes, en effet, n'ont jamais cessé de dire — et cela dans tous les domaines — ce qu'écrivait Freinet dans son introduction :

« Vous pouvez, certes, essayer l'autorité inconditionnelle qui s'accompagne toujours de la manière forte. Elle ne vous mènera pas loin, parce qu'elle ne va pas dans le sens de la vie, et qu'à la longue, c'est toujours la vie qui triomphe. Vous pouvez vous lamenter et vous plaindre, lancer des imprécations contre les enfants d'aujourd'hui qui ne savent plus écouter, ni obéir, qui n'ont plus le respect et la crainte de la retenue... la litanie est longue, mais les faits sont là... Il faut trouver autre chose. »

Et cela, Freinet le sait bien. Comme il sait aussi, du reste, qu'avant lui d'autres éducateurs firent des expériences dont la sienne dépend entièrement ! Pourquoi le cacher ?

Cela lui coûtait-il tellement de citer au moins, parmi les précurseurs : Paul Robin, Francisco Ferrer, Léon Tolstoï ? Surtout Paul Robin, qui patronna en quelque sorte l'École Active de Ferrière, à qui il légua en 1911 tout le matériel pédagogique qui lui avait servi à Cempuis. Ecole Active qui « orienta » Freinet selon ses propres paroles.

Pourquoi écrire page 15 : « Les seules réalisations valables étaient celles de certaines écoles nouvelles d'Allemagne et de Suisse... » et page 7 : « Les Allemands à Hambourg tentaient une expérience totale de self-government, vite abandonnée... »

Vite abandonnée ? quand on ne peut ignorer que cette expérience dura de 1918 à 1933, c'est-à-dire 15 ans et les

raisons de son abandon, c'est-à-dire : Hitler !

Quant à ses techniques, si nous les approuvons, nous n'oublions pas qu'elles datent pas d'hier ! Certes, Freinet a fait de l'imprimerie à l'école un instrument incomparable, mais bien avant lui, Robin à Cempuis et Sébastien Faure à la Ruche n'avaient-ils pas introduit l'imprimerie à l'école ? Comme les musées, les collections de toute sorte, les ateliers de couture, reliure, etc., le jardinage, l'agriculture.

La coéducation ? c'est encore Robin, Sébastien Faure et tant d'autres... Le nom même d'École Moderne, c'est Ferrer en Espagne et ses disciples un peu partout ailleurs.

Allons, il serait bon, je crois, de lui rappeler en détail, ce qui s'est fait en la matière. C'est ce à quoi nous allons nous atteler dans les mois à venir. Nous aurons ainsi l'occasion de revenir sur les réalisations passées, de parler de Léon Tolstoï et de son école de Liania Poliana, de Paul Robin, de ses idées et de son œuvre à Cempuis, de Sébastien Faure à la Ruche, de Francisco Ferrer et de l'École Moderne, de l'École Libérale de Degalves et Emile Janvion, de Madeleine Vernet et de la Communauté « L'Avenir Social », de l'œuvre enfin des Maîtres camarades de Hambourg. Nous en profiterons également, pour rappeler à l'occasion les grands principes émis par nos théoriciens qui s'avèrent finalement les plus valables et qui sont repris par une foule de gens qui s'ignorent, il va de soi, d'en oublier ou d'en ignorer les références.

Serge RELBOT, René LOUIS, René BIANCO.

Le mois prochain : L'École de Tolstoï.

(1) C. Freinet : Les techniques Freinet de l'École Moderne, Carnets de Pédagogie pratique. Collection Bourcier. Librairie A. Colin, 143 pages, 11,5 x 17,5. Forts 1964, 6,75 F. En vente à la Librairie Bourcier.

TURQUIE 66... Dictature et Fanatisme

Le 30 avril 1966 restera une date sombre dans l'histoire de la Turquie : ce jour-là, le dernier Grec d'Istanbul aura quitté le sol turc, grossissant le flot des réfugiés en Europe. Qu'une telle ignominie, inspirée par la théorie révoltante de la responsabilité collective, ait pu être déchaînée sur le gouvernement turc, prouve que les dernières élections n'ont pas changé grand-chose à Ankara. C'est d'ailleurs une double farce que les Turcs viennent de subir : après dix ans de corruption, de dictature instaurées par le parti démocrate du sinistre Méschery, un coup d'Etat militaire prenait le pouvoir en 1960 ; le parti démocrate se voyait dissous, mais les amis du président déchu (et promptement exécuté) se regroupaient au sein d'un « parti de la Justice » qui vient d'obtenir une revanche éclatante. Est-il besoin de dire que ces changements successifs emmaillés de règlements de compte sanglants, se retrouvent deux constantes fondamentales : une politique intérieure réactionnaire et une politique extérieure agressive.

Si Istanbul permet à des milliers de personnes de vivre tant bien que mal grâce à de multiples petits métiers, le paysan d'Anatolie ou des provinces de l'Est sort à peine du Moyen Age : ni électricité ni journaux ne lui parviennent et il doit souvent faire des kilomètres pour trouver un point d'eau. Un intense reboisement aurait sans doute quelque chance de redonner vie à ces plateaux pierreux où les troupeaux de moutons achèvent de détruire les dernières touffes de végétation. Mais qui, à Istanbul ou à Ankara, se soucie de ces « damnés de la terre » ? Quant à la classe ouvrière, elle ne représente que 8 % de la population, après des années d'apatie, qu'une certaine combativité commence à s'y faire jour.

Les rares velléités révolutionnaires sont réprimées avec férocité : un journaliste vient d'être condamné à dix ans de prison pour avoir publié dans l'organe du syndicat de la presse un texte de Babeuf ! Le président du Conseil ne déclarait-il pas tout récemment : « L'existence légale du P.C. (interdit

depuis 40 ans) est souhaitable, il sera ainsi possible de savoir qui est communiste... et qui ne l'est pas ». Tout un programme... Le mécontentement diffus est canalisé par le gouvernement contre « l'ennemi héréditaire » grec : la pression de l'armée, forte de 500 000 hommes surentraînés, et une propagande intensive, ont déchaîné une hystérie collective que l'habile exploitation des événements de Chypre a porté à son paroxysme. Il faut avoir été en Turquie au moment des bombardements de Chypre par l'aviation turque pour comprendre ce qu'est un peuple fanatisé (1). On reste admiratif devant la manœuvre des gouvernements turc et grec qui s'entendent comme larrons en foire sur la dos de leur peuple.

Cette politique ultra-réactionnaire trouve évidemment l'appui des Etats-Unis qui accordent à Ankara une aide massive en contrepartie de substantiels avantages : une division turque se fit massacrer en Corée pour les beaux yeux des dirigeants de Washington et on ne compte plus les bases stratégiques U.S. et les rampes de fusées Jupiter, installées sur le sol turc au mépris des intérêts du peuple.

Les perspectives révolutionnaires apparaissent bien sombres : en admettant que le malaise social fasse prendre conscience au peuple qu'il est exploité et que ses ennemis ne sont pas les ouvriers et paysans grecs, mais sa propre classe dirigeante, faut-il attendre des U.S.A. plus de clairvoyance politique qu'ils n'en ont fait preuve à Saint-Domingue en avril dernier ?

(1) Je me souviens d'un film de circonstance qui reconstitue les hésitations d'un jeune aviateur, que sa fiancée cherchait à retenir ; finalement il rompit avec elle pour faire son « devoir patriotique ». Chaque fois que la jeune fille apparaissait sur l'écran, les spectateurs lui lançaient des bordées d'injures ! Quant à la scène de la rupture et aux dernières images montrant les avions chargés de bombes partir vers Chypre, elles furent saluées par un tonnerre d'applaudissements...

Yves DELAPORTE.

L'ANARCHISME ET LA RÉVOLUTION

par *Tomas*

« Non, messieurs, malgré tout notre respect pour la grande question de l'instruction intégrale, nous déclarons que ce n'est point aujourd'hui la plus grande question pour le peuple. La première question, c'est celle de son émancipation économique, qui engendre nécessairement aussitôt et en même temps son émancipation politique, et bientôt après son émancipation intellectuelle et morale. »

« ... Ce qui est certain pour moi, c'est qu'il n'y a point aujourd'hui de pires ennemis du peuple que ceux qui cherchent à le détourner de la révolution sociale... »

« Puisque toutes les institutions et toutes les autorités politiques

n'ont été créées en définitive, qu'en vue de protéger et de garantir les privilèges économiques des classes possédantes et exploitantes contre les révoltes du prolétariat, il est clair que la révolution sociale devra détruire ces institutions et ces autorités, non avant, ni après, mais en même temps : qu'elle portera sa main audacieuse sur les fondements économiques de la servitude du peuple... »

« ... désormais nous devons propager nos principes non plus par des paroles, mais par des faits, — car c'est la plus populaire, la plus puissante et la plus irrésistible des propagandes... »

BAKOUNINE.

Le mur du silence qui entourait les théories anarchistes est entrain de se lézarder sous les coups de boutons de divers facteurs, dont le moindre n'est pas l'échec du marxisme dans ses prétentions révolutionnaires, même s'il demeure partiellement valable dans son analyse critique du capitalisme. A une certaine époque on aurait pu croire qu'il détenait le monopole des ouvrages traitant des problèmes sociaux, que l'on fut pour, ou contre, le marxisme demeurait le pivot central autour duquel s'ordonnaient tous les débats. Aujourd'hui, si son influence demeure grande, il n'en reste pas moins qu'il a subi à son désavantage l'épreuve du temps. En effet, les réalisations sociales et l'évolution des pays où les marxistes détiennent le pouvoir politique, les lignes politiques souvent sinuées et les collaborationnistes adoptées par les partis communistes, les différents graves qui opposent entre eux les principaux blocs marxistes à partir d'analyses effectuées selon la même méthode « scientifique », tout cela contribue efficacement à démythifier peu à peu le marxisme-léninisme aux yeux des masses, mieux que ne l'auraient fait les critiques anarchistes les plus persuasives. Au fur et à mesure que l'engouement pour Marx s'affaiblit sous le choc de la réalité, les éditeurs, les cinéastes, les écrivains, les sociologues, etc... se trouvent « disponibles » pour aborder des domaines nouveaux. C'est ainsi que les éditeurs par exemple, sont poussés par leurs intérêts commerciaux à puiser dans des secteurs à peine exploités pour le grand public, des thèmes susceptibles de les intéresser. L'anarchisme est un de ces thèmes, et, grâce aux collections populaires notamment, nous voyons l'essentiel de la pensée libertaire se trouver soudain mis à la portée des masses dans des livres relativement objectifs.

La diffusion sur une vaste échelle, d'une théorie est, bien sûr quelque chose de très positif, de nécessaire même, mais cela est loin d'être suffisant. A moins que l'on veuille se contenter, comme certains anarchistes semblent le vouloir, de glaner quelques adhérents de-ci, de-là, afin de pouvoir leur passer le « flambeau de la liberté » et qu'il coure ainsi de génération en génération en signe de protestation permanente contre la société. Il en va tout autrement si l'on veut réellement avoir prise sur le cours des choses, en considérant l'anarchisme comme un levier au moyen duquel un bouleversement fondamental des structures sociales peut être réalisé. Il semblerait dans ce cas que le moment soit propice pour une intensification des efforts, qui place les libertaires aux avant-gardes des combats livrés par leur classe, démontrant ainsi que l'anarchisme n'est pas un moment dépassé de l'histoire mais qu'il constitue une réalité vivante, jeune, répondant aux problèmes du présent. Ce n'est qu'en fonction d'une combativité lucide, qui

actualise dans les faits une théorie enfin largement diffusée, que les libertaires pourront se poser en challengers réels du marxisme et se déterminer aux yeux des masses comme l'espoir révolutionnaire (1) de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Or, au moment même où le cours des événements nous offre l'occasion de devenir le ferment révolutionnaire des luttes ouvrières à venir, il se trouve certains camarades qui, s'étant laissés gagner par le défaitisme caractéristique de la gauche d'aujourd'hui et certainement par réaction contre le messianisme révolutionnaire du début du siècle, se mettent à disserter sur l'impossibilité de la révolution dans le sens d'une liquidation à court terme de toute classe dirigeante, ou qui, s'ils ne le disent pas n'en militent pas moins comme si la révolution était une chimère.

La Révolution n'est plus payante de nos jours

De tout temps, le réformisme s'est revêtu des apparences du réalisme luttant contre les divagations de l'utopie. Si l'on écarte les arguments de certains individualistes qui déclarent ne pas comprendre pourquoi ils devraient aller aider les autres à s'émanciper, alors que ces autres n'en ont aucune envie apparemment, et qui mettent donc tout révolutionnaire dans la catégorie des mystiques en oubliant que l'aliénation ne peut se résorber qu'au niveau collectif, il n'en reste pas moins deux grands faisceaux d'arguments qu'on oppose aux révolutionnaires au nom du réalisme.

Le premier se veut d'ordre tactique. Toute tentative de créer une situation renfermant des potentialités révolutionnaires, ou toute participation à une telle situation, font en réalité le jeu des marxistes, et cela pour deux raisons essentiellement. D'abord, le rapport de forces est très nettement défavorable pour les anarchistes, ce qui impliquerait une élimination brutale du courant libertaire par les fractions autoritaires comme à Cuba par exemple. Ensuite, même si la situation était plus ou moins équilibrée, les méthodes employées par les marxistes, et que nous ne saurions employer nous-mêmes sans nous nier, leur donneraient de toute façon la suprématie. En définitive, toute révolution, ou toute insurrection devant être, dans le contexte politique international actuel, confisquée par les marxistes en cas de succès, le mieux est encore de ne rien tenter qui aille dans le sens d'un affrontement de classes généralisé, et si pareille situation se présente, il faut au contraire s'élever d'un même mouvement « contre tous les belligérants » au nom de la paix sur la terre.

La deuxième série d'arguments se veut plus théorique et prétend découler d'une analyse réaliste de l'évolution des sociétés industrialisées qui, ne présentant plus les virtualités révolutionnaires qu'elles renfermaient au début du siècle. D'une part, les conditions de vie des travailleurs ont énormément changé, la misère faisant place à une certaine aisance qui rend moins sensible l'exploitation, le capitalisme lui-même commence à se rationaliser, et n'est plus sujet aux crises périodiques qui l'assailaient ou du moins a-t-il trouvé des systèmes régulateurs qui lui permettent de pallier les conséquences désastreuses de ces crises. D'autre part, grâce à un ourrage de crâne insensible mais intense, par la télévision, l'éducation, la presse, etc., le capitalisme réussit à dépolitiser les masses, à les abrutir, à leur imposer de nouveaux besoins et une nouvelle mystique : celle de la consommation. Enfin les moyens de répression dont il dispose convertirait toute tentative révolutionnaire en un suicide collectif dont les minorités conscientes ne se releveraient pas de sitôt.

Les implications de ces deux positions sont faciles à déduire. Il ne reste aux militants qu'à suivre une ligne d'action conséquente avec les prémisses énoncées, c'est-à-dire à travailler par touches successives qui modifient peu à peu la société dans un certain sens, en se gardant de toute explosion. Plus explicitement il s'agit de lutter pour un élargissement continu de la liberté que permet le capitalisme, d'arracher des améliorations qui rendent plus décente la vie des travailleurs, d'œuvrer sans arrêt pour faire respecter au maximum et chaque fois davantage la dignité et les droits de l'homme, en espérant qu'un jour la situation sera telle qu'il ne sera plus possible de leurrer et d'embrigader les individus et qu'il se produira alors une prise de conscience massive, entraînant la disparition du capitalisme sans risquer de tomber dans une dictature communiste. Pratiquement cela revient aujourd'hui à axer essentiellement notre action sur des thèmes tels que le droit au contrôle des naissances, le droit à l'objection de conscience, le droit à la liberté d'expression et l'abolition de la censure, la lutte contre l'influence de l'Eglise et contre la morale bourgeoise, bref à abandonner toute perspective de mutation violente de la société, pour se consacrer à la diffusion d'un humanisme libertaire.

Actualité de la Révolution

Il ne s'agit pas de jouer aux barricadiers et aux maniaques de la révolution qui croient voir des possibilités insurrectionnelles dans chaque mouvement d'humour de l'ouvrier du coin, mais d'examiner si les conditions objectives interdisent réellement toute solution révolutionnaire et si les

arguments avancés plus haut n'aboutissent pas à des contradictions inacceptables pour des anarchistes.

La première série d'arguments aboutit à une monumentale absurdité. Pour éviter un risque hypothétique on se condamne à foncer tête baissée dans deux dangers réels, dont l'un est justement celui qu'on voulait éviter. En effet il est évident que si nous ne participons pas à la création de situations révolutionnaires, le rapport de forces entre les marxistes et nous étant ce qu'il est, et ces situations révolutionnaires ne pouvant pas manquer d'apparaître comme nous le verrons plus loin, c'est alors que nous faisons le jeu des fractions autoritaires du socialisme en laissant le terrain totalement libre pour un accaparement de ces situations par les marxistes. D'autre part, refuser de participer à la création de ces situations à potentialité révolutionnaire implique un choix qui, s'il peut se discuter dans l'abstrait au niveau des préférences individuelles, est absolument insoutenable sur un plan pratique. On choisit en fait le camp capitaliste et on fait indirectement son jeu en ne voulant pas lui créer de difficultés telles qu'elles puissent impliquer des possibilités de le renverser. Toute action d'envergure contre le capitalisme risque, il est vrai, de le démanteler et d'ouvrir la voie à la dictature réactionnaire marxiste, et alors ? Cela doit-il nous amener à abandonner la guerre contre le système d'exploitation capitaliste pour ne plus livrer que des batailles d'arrière-garde ? A-t-on déjà vu un médecin refuser de traiter une maladie mortelle parce que le remède risquerait d'être éventuellement tout aussi dangereux ? Ce raisonnement qui prend appui sur la théorie du moindre mal, conduit en fait à une impasse totale et, en stérilisant un des aspects fondamentaux de l'anarchisme, il ferait de nous le support conscient bien qu'involontaire d'un système d'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire le contraire de militants anarchistes.

Le second point de vue renferme lui aussi des contradictions difficiles à résorber. La première résulte d'une omission dans l'analyse. On nous a dit que les pays industrialisés étaient parvenus à diminuer fortement les effets des crises périodiques qui auparavant les poussaient au bord de la catastrophe, seulement on ne souligne pas assez que si cela contient une part de vérité, l'explication se trouve dans le processus impérialiste. Nul ne peut nier que l'interdépendance économique entre tous les pays soit une donnée fondamentale de l'économie moderne, et le capitalisme a un besoin vital de posséder des marchés de consommation, d'approvisionnement et de main-d'œuvre (qui soient à l'échelle mondiale, et cela d'autant plus qu'il est justement plus « avancé ». Ce n'est que par l'exploitation de ces marchés qu'il parvient à réduire en partie ses crises.

Or, quand bien même nous admettrions que les sociétés hautement industrialisées ne renferment plus aucune virtualité révolutionnaire, cela sous-entendrait que les pays sous-développés renferment, eux, ces virtualités. Et il semble évident que les troubles qui pourraient logiquement éclater dans ces pays ne manqueraient pas du fait de l'interdépendance économique, d'entraîner des conséquences bouleversantes dans les pays « avancés » en réactualisant certainement les antagonismes de classes. Cela explique d'ailleurs grandement les efforts opiniâtres des Américains pour écraser le Viet Cong et réduire par cette démonstration de force les velléités insurrectionnelles des pays du tiers monde.

Mais il n'y a pas seulement omission, il y a aussi une grave erreur d'analyse dont le défaut est de se baser essentiellement sur des impressions subjectives, sans tenir suffisamment compte de la réalité économique du capitalisme. Il y a effectivement une apparente quiétude sur le front de la lutte des classes, cela ne veut absolument pas dire que le capitalisme ait résolu ses problèmes (voir les récents conflits dans les chantiers navals, par exemple) et que le rapport des forces le met à l'abri de toutes attaques. Nous avons essayé de montrer dans un précédent article (1) quels étaient les difficultés auxquelles se heurtaient les capitalistes français par exemple, qui étaient obligés sous peine de s'appauvrir et de marcher vers une dangereuse détérioration du climat social, de procéder à une reconversion profonde de l'industrie française avec tous les dangers d'affrontement avec la classe ouvrière que cela peut également entraîner. Car il n'est pas sûr effectivement que les organisations ouvrières et le P.C.F. arrivent à contenir le mécontentement des travailleurs et à ne pas se laisser déborder par les réactions de défense spontanées que l'offensive du capital risque d'entraîner. Les conditions d'une agitation révolutionnaire sont donc bien présentes.

Reste le problème des chances de réussite, au cas où cette agitation rencontrerait un écho, face à l'appareil de répression de la bourgeoisie. En fait, cela ne pose pas le problème de la nécessité du réformisme, mais bien celui de l'internationalisme.

En effet, prenons le cas du pays impérialiste, aujourd'hui le plus puissant, les U.S.A., il semble douteux que le capitalisme américain pourrait maintenir son effort militaire si au front vietnamien venait s'ajouter d'autres foyers de troubles en Amérique du Sud ou ailleurs, ou même si un fort mouvement de contestation de la politique U.S. se manifestait à l'intérieur du pays. Quant à l'usage de l'armement nucléaire, il poserait probablement plus de problèmes qu'il n'en résoudrait, du moins à moyen terme.

Il va de soi que si l'internationalisation des luttes ouvrières est la condition nécessaire à un succès qui ne demeure pas partiel, le développement des luttes dans le cadre d'un pays ne peut se subordonner totalement à la conjoncture révolutionnaire internationale; les luttes dans le cadre national, même si elles n'aboutissent qu'à un demi-succès ou à un échec du fait de la répression, sont tout de même positives, car elles tendent à radicaliser les luttes dans les pays les plus étroitement rattachés au leur.

Il demeure donc clair que la situation objective dans laquelle se trouve la société actuellement renferme tant à l'Ouest qu'à l'Est, les conditions d'un dépassement révolutionnaire, ce qui ne veut pas dire bien sûr que rien n'a changé et qu'il ne faille pas adapter notre stratégie aux nouvelles conditions de lutte.

Pour une stratégie révolutionnaire

Partant du fait que les contradictions du capitalisme, tout comme celles de la bureaucratie marxiste, sont telles qu'elles entraînent une constante mise en porte à faux des classes dirigeantes au pouvoir, offrant ainsi la possibilité à un prolétariat organisé de briser leur emprise et, éventuellement, d'opérer une mutation globale des structures sociales, notre rôle en tant qu'anarchistes ne peut être que de lutter au sein du prolétariat pour tenter de radicaliser



ses luttes et pour exacerber les contradictions du système. Cette participation aux luttes ouvrières, même si elles n'ont pas de perspectives authentiquement révolutionnaires, même si elles ne présentent pas des caractères spécifiquement libertaires, et à la seule condition qu'elles ne tendent pas à aggraver les masses sur des voies de garage, cette participation donc, est une donnée primordiale pour nous, si nous voulons nous développer. En effet, toute notre propagande même la plus habile, glisse sur les couches exploitées, sans parvenir à les pénétrer, si elle n'est accompagnée, concrétisée par une action réelle. Ce n'est effectivement que dans et par la lutte que se développe la prise de conscience des masses. Ce n'est donc que dans et par ces luttes que nous pouvons tenter d'influencer cette prise de conscience dans une direction libertaire, et cela à deux niveaux, celui de l'exemple que nous pouvons apporter par notre détermination et celui de la critique active de toutes les manœuvres bureaucratiques ou réformistes.

Vouloir demeurer en dehors des luttes parce qu'elles ne réunissent pas toutes les conditions susceptibles de nous satisfaire et tenter de ne promouvoir à notre échelle que des luttes impliquant l'acceptation de la globalité de la pensée libertaire, c'est se condamner à se couper indéfiniment des masses. Un journal proche de nous qui titrait dernièrement sa manchette : « Contre tous les belléphants » au Vietnam est un exemple typique de cet état d'esprit, qui dans le cas présent mériterait d'être récompensé par l'institution bourgeoise du prix Nobel de la paix. Certes, nous savons que la Russie et la Chine utilisent à leur profit le sacrifice du peuple vietnamien, mais nous savons aussi que le peuple vietnamien ne se bat pas uniquement parce qu'il reçoit des consignes allant dans ce sens, mais parce qu'il a des raisons objectives de se battre. Adopter une attitude neutraliste est la meilleure façon de rendre service aux marxistes en leur laissant le monopole de la solidarité, c'est en même temps se faire les alliés

de l'impérialisme U.S. et c'est surtout se condamner à ne pas avoir prise sur la réalité. Seul l'engagement permet de se faire entendre, ce n'est qu'en se battant avec le peuple vietnamien que les anarchistes auraient une possibilité de l'influencer, de lui montrer par exemple que la Russie fait tout pour que le conflit ne s'étende pas au reste de l'Asie. La théorie de la troisième position n'est valable que si elle ne s'isole pas dans une tour d'ivoire d'où elle peut critiquer serinement les erreurs, que si c'est une troisième position combattante. Ce n'est pas en critiquant le F.L.N. ou le mouvement castriste à Cuba qu'on avait des chances de l'influencer, mais en combattant et en critiquant en même temps, en apparaissant comme une avant-garde décidée, à cette seule condition, on pouvait avoir un espoir d'élever la conscience des combattants dans une perspective libertaire.

En France nous ne sommes pas actuellement en situation révolutionnaire, nous n'avons donc pas à résoudre les problèmes de la lutte violente, mais nous savons que le V Plan se présente comme une offensive contre la classe ouvrière. C'est cette offensive et non pas nos appels à une prise de conscience qui peut déterminer des conditions de mobilisation des travailleurs et ce n'est qu'à partir de notre attitude, de notre engagement dans ces luttes des travailleurs que nous pourrions prétendre à un développement de idées libertaires en France. Il faut donc pour déterminer les modalités de notre action procéder à des analyses approfondies de la situation et il nous semble que ce premier point est en train d'être mené à bien par nos camarades de l'U.A.S. (3). Il est évident que l'offensive du pouvoir cherche à rencontrer le moins de résistance possible chez les travailleurs, cela explique partiellement le processus d'intégration des syndicats; la stratégie révolutionnaire à l'heure actuelle passe par la constitution d'un front de résistance à l'intégration qui permette sinon d'empêcher l'intégration, du moins de la freiner et de regrouper au niveau

intersyndical et à la base, tous les militants révolutionnaires afin de pouvoir mener une campagne d'explications qui prépare déjà les conditions de la lutte de demain. Dans la période de recul où se trouve le mouvement ouvrier, le premier objectif des anarchistes devrait être de regrouper sur un programme minimum le maximum de militants pour déclencher à partir de cette plate-forme la contre-offensive du prolétariat.

Déjà l'U.A.S. fait des propositions concrètes allant dans ce sens :

« un programme minimum »

Le programme que nous devons défendre à l'intérieur des syndicats devrait donc porter sur les principaux points suivants qui sont solidaires :

- Lutte contre l'intégration ;
- Lutte pour le maintien de la démocratie syndicale ;
- Campagne pour l'action directe généralisée (dénonciation des « voies de garage » : élections, grèves tournantes ;
- Soutien des actions partielles (mais totales) sur objectifs limités et accessibles (ex. conditions de travail) ;
- Défense des anciennes conquêtes telles que Comités Paritaires pour la défense du personnel et non pour la cogestion.
- Pour les accords collectifs d'établissement sans clauses d'association capital-travail. Contre les accords d'entreprises avec clauses restrictives du droit de grève ;
- Défense laïque avec perspective de « socialisation de l'Enseignement » ;
- Internationalisme prolétarien à l'opposé des politiques de blocs d'États, de leurs traités, et des campagnes alibis « pour la Paix ».

Autour de ce programme qui est simplement le programme de défense du syndicalisme et doit préserver les perspectives révolutionnaires d'expropriation du capitalisme et de gestion directe inscrite à la Charte d'Amiens, peuvent se regrouper des travailleurs de toutes tendances, y compris des militants réformistes, y compris des travailleurs communistes ou socialistes, ou même certains syndiqués à la C.F.D.T.

La totalité Anarchiste

De tout ceci il nous semble pouvoir retenir que l'anarchisme n'a d'avoir que dans la mesure où il saura conserver une de ses composantes essentielles sinon la principale, qui est son caractère révolutionnaire au sens de la guerre des classes, l'humanisme libertaire, seul, ne pouvant suffire à caractériser une position anarchiste. Dans la mesure aussi où il saura s'impliquer profondément dans les luttes en y jouant un rôle actif et positif, c'est-à-dire ne se limitant pas à une attitude critique de gens qui veulent bien prodiguer leurs conseils tout en considérant que le prolétariat est tellement abruti que ça n'en vaut peut-être même pas la peine. Dans la mesure enfin où les organisations anarchistes sauront se débarrasser de tous les faux problèmes que créent les ismes dans l'anarchie, le pacifisme, le syndicalisme, l'individualisme... tout cela est enrichissant à condition qu'on n'en fasse ni des panacées, ni des absolus, ni des dogmes. Être anarchiste, c'est justement ne pas opter exclusivement pour un des constituants de la pensée libertaire, mais en formuler une synthèse vivante en se réservant bien sûr, de mettre l'accent sur tel ou tel thème. A condition enfin que les anarchistes, et ne sont anarchistes que ceux qui sont aussi révolutionnaires, comme nous venons de l'exprimer, arrivent à créer une internationale anarchiste sur un programme révolutionnaire commun, car c'est là l'unique possibilité d'ouvrir une perspective à toute révolution authentique.

(1) Révolution étant pris à chaque fois dans le sens de « révolution sociale » par opposition à la révolution « politique » préalable des marxistes.

(2) « France 66 ».

(3) Union des Anarcho-syndicalistes, organisation regroupant les militants anarchistes qui travaillent dans les différents syndicats qui s'exprime à travers son bulletin mensuel : « L'Anarcho-Syndicaliste ».

Après celle des syndicats l'intégration des organisations de loisir et de jeunesse

L'Etat policier dont on est en train de vouloir doter la France se devait, bien entendu, sous le prétexte de « démocratie économique », d'intégrer les syndicats, seules organisations que la classe ouvrière ait à sa disposition pour imposer ses objectifs et ses révoltes. L'astuce de l'intégration, c'est de faire participer les syndicats à... l'enrégimentement des travailleurs. Mais un autre moyen dont on ne saurait se passer, et dont on parle moins, est l'intégration des organisations de jeunes et de loisirs. C'est, en effet, lorsqu'il est encore jeune et qu'il s'abandonne à la distraction qu'il faut endoctriner et abrutir l'individu pour le transformer en esclave volontaire.

L'Etat utilise le même procédé que vis-à-vis des syndicats : une fois que le mouvement est bureaucraté, il a à sa tête une hiérarchie qui n'a plus rien à voir avec ceux qu'elle « organise ». Et le gouvernement peut alors faire la cour à sa caisse en déficit. C'est ainsi qu'il a créé en 1964 le « Fonds de la Jeunesse et de l'Education Populaire » (F.O.N.J.E.P.), organisme de cogestion (l'Etat veut bien « aider », mais non sans contrepartie pour son contrôle), habilité à financer la formation des animateurs d'éducation populaire. Il finance leur formation à 100 % et leur rétribution à 50 %. Son Conseil d'administration se partage en 23 sièges, dont 12 pour les associations d'usagers et 11 pour les organismes publics et les différents ministères.

C'est ainsi que les dirigeants de la Ligue de l'Enseignement, qui participe au C.N.A.L. et qui avait, sous la pression du Syndicat National des Instituteurs (S.N.I.) et de la Fédération de l'Education Nationale (F.E.N.), pris position contre l'intégration, ont tout de même fini par solliciter l'adhésion de la Ligue au F.O.N.J.E.P. Ils justifient leur revirement par l'espoir que ces crédits leur permettraient de créer un réseau de foyers laïques qui concurrencent les Maisons de Jeunes, voire les Foyers Léo Lagrange. On ne comprend pas comment les mêmes institutions mises en place par

le Pouvoir, qui combattent actuellement l'influence des organisations laïques, ou au moins la limitent, au niveau le plus élevé, accepteraient de les cautionner localement. En effet, le F.O.N.J.E.P. a d'abord aidé les Maisons des Jeunes et de la Culture, et les subventions des associations locales de la Ligue risquaient fort d'être d'abord réduites, puis supprimées.

C.R.S. - JEUNESSE - LOISIRS

Cet été, 28 centres de loisirs ont fonctionné dans des stations de vacances, recevant 5 000 adolescents, sous la direction de moniteurs C.R.S. Solution économique ! Et qui semble recueillir aussi bien la faveur du Secrétariat de la Jeunesse et des Sports que des municipalités et du Conseil Français des Mouvements de Jeunesse (organisme qui regroupe les organisations de jeunesse scoutistes et confessionnelles).

Mais l'Etat ne peut pas toujours agir d'une manière aussi directe. C'est pourquoi il joue sur les rivalités des organisations entre elles, en les aiguissant ou même en créant de nouvelles, qui lui sont dévouées. Ainsi, parallèlement à ses déclarations libérales, M. Herzog a élaboré un projet de « Fédération de Plein Air » et fait pression pour obtenir la fusion de l'Union des Centres de Montagne (U.N.C.M.) et de l'Union Nautique Française (U.N.F.) au sein de cette fédération, puis au sein d'un autre organisme aux mains de l'Etat, M. Herzog a lui-même dévoué son jeu :

« La clef de notre action, depuis 1958, la voilà... Un mot un peu barbare mais clair traduit bien, sur le plan public, ce souci d'association de la jeunesse aux initiatives gouvernementales : c'est celui de « cogestion ». Dans la cogestion, les jeunes, avec les Pouvoirs publics, ont eux-mêmes la charge de leurs activités... » (1)

Quand on sait que les associations de jeunesse ne représenteront pas plus du tiers du Conseil d'administration, on s' imagine de quelle « cogestion » il s'agit. L'Etat dispose d'un autre moyen pour se subordonner les animateurs d'éducation

populaire : il a créé, après celui des « Conseillers techniques et pédagogiques », le « Diplôme d'Etat de Conseiller d'éducation populaire », obligatoire pour les organismes publics, « recommandé » pour les associations privées.

LES BUREAUCRATES ET L'INTEGRATION

Le F.O.N.J.E.P. coiffe les organismes suivants : Fédération française des Maisons de Jeunes et de la Culture, la Fédération des Clubs de Loisirs Léo Lagrange, l'Union française des Centres de Vacances et de Loisirs, Peuple et Culture, l'Organisation centrale des Centres et Activités de Jeunesse, l'Union des Foyers de Jeunes Travailleurs, l'Association Cotravailleurs. A travers eux, c'est toute la jeunesse que l'on cherche à embrigader. Tout ce processus d'intégration des organisations est passé inaperçu aux yeux de leurs membres mêmes, et n'a suscité aucune contre-offensive d'envergure aux chantages gouvernementaux. Par exemple, tout en proclamant à la tribune du congrès de la Ligue leur hostilité au F.O.N.J.E.P., les dirigeants de la Ligue de l'Enseignement en soutenaient la candidature au même F.O.N.J.E.P., et ceci sans en référer au S.N.I. et à la F.E.N.

De la même façon, les syndicats ouvriers passent sous silence leur propre intégration, alors que le rôle de leurs « élites conscientes » serait au contraire de lutter contre ce danger. Si elles ont bien compris l'intérêt qu'il peut y avoir, pour le recrutement de leurs organisations, à créer sous leur direction des sections de jeunes, elles n'ont pas voulu voir le rôle qu'elles avaient à jouer vis-à-vis des jeunes eux-mêmes. En effet, nulle part dans la presse syndicale, on n'a parlé de cette mainmise de l'Etat sur la jeunesse, ni appelé celle-ci à s'y opposer fermement. Leur fameuse « démocratie économique » suppose un Etat totalitaire. C'est l'association Capital-Travail.

Nous répondra-t-on que c'est la « Gauche » qui a réclamé des Maisons de Jeu-

nes ? Soit. Mais ce qui compte, c'est que maintenant, la plupart d'entre elles, prises en tenailles entre le Secrétariat d'Etat et les municipalités bourgeoises n'ont plus rien de démocratique. Dans certaines communes, le P.C. ou les socialistes réussissent à maintenir leur influence « démocratique » sur les M.J.C. Mais ceci ne peut pas constituer une ligne d'action valable pour la lutte contre le Pouvoir. En effet, les M.J.C. « démocratiques » ne pourront pas rester isolées : de plus en plus, l'Etat met en place un système de pressions, financières, idéologiques, politiques et policières qui éliminera les exceptions. A l'offensive d'ensemble de l'Etat, seule une riposte d'ensemble de la classe ouvrière pouvait faire échec.

Rappelons que Mitterrand, « candidat unique des Démocrates », était soutenu par les Foyers Léo Lagrange, lesquels sont à leur tour soutenus par le F.O.N.J.E.P. Par ailleurs, les idées que le P.C. répand ainsi parmi les jeunes sont peut-être en elles-mêmes démocratiques, mais les méthodes qu'il utilise pour le faire le sont moins. En effet, « les jeunes qui gèrent eux-mêmes leurs activités » gèrent plutôt celles des autres et sont soigneusement choisis par la municipalité parmi les cadres de 25 à 30 ans, formés de longue date aux Jeunesses Communistes, par des méthodes tout aussi « actives » et « critiques ». Ainsi, aussi bien chez les gaullistes que chez les sociaux démocrates, on s'essaye, assez vainement d'ailleurs, au bourrage de crânes.

RESISTER A L'INTEGRATION

A notre connaissance, le seul groupement qui se soit réellement opposé à ce processus est le Mouvement indépendant des Auberges de Jeunesse, qui s'est organisé en dehors des mouvements intégrés à l'Etat et à l'encontre de tout monopole idéologique ou politique. Ce mouvement, structure de façon fédéraliste, fondé sur l'autogestion et l'auto-éducation, a évidemment rencontré de nombreuses difficultés : conspiration du silence, difficultés financières et surtout, la peur des responsabilités chez la plupart des jeunes infantilisés par l'éducation de la société autoritaire. Le M.I.A.J. voulait opposer à cette éducation la création d'une fermeté d'esprit rebelle, à travers l'apprentissage pratique de la gestion, la confrontation permanente des idées et des individus, à travers la lutte quotidienne contre les ingérences des forces dominantes de la société. Bref, il pouvait être l'instrument de maturation de la conscience révolutionnaire.

Pourtant, malgré des réussites partielles certaines, le M.I.A.J. n'a pas eu le développement que ses initiateurs auraient souhaité. Il est submergé par les organisations intégrées, car, pour lutter contre la réaction étatique de la bourgeoisie, pour sauver l'acquis positif, pour lutter contre le droit et la morale du Capital, pour lutter contre l'aliénation dans les loisirs, il aurait fallu que ce combat fût joint à la lutte contre l'aliénation dans le travail. Ce dont nous manquons, c'est d'organisations de combat des classes opprimées, c'est-à-dire de véritables syndicats.

Groupe FA-Nanterre.

(1) « Loisirs Utiles », 1964, « Vers la jeunesse de demain ».

CLASSIQUES de L'ANARCHIE

L'ANARCHIE

de ERIC MALATESTA

Le mot **anarchie** nous vient du grec et signifie « sans gouvernement », état d'un peuple qui se régit sans autorité constituée, sans gouvernement.

Avant que toute une catégorie de penseurs considérât une telle organisation comme possible et désirable, avant qu'elle fût prise comme but par un parti qui est désormais un des facteurs les plus importants des luttes sociales modernes, le mot **anarchie** était généralement pris dans le sens de désordre, de confusion ; il est encore pris aujourd'hui dans ce sens par des masses ignorantes et par les adversaires intéressés à cacher la vérité.

Nous n'entrerons pas dans des digressions philologiques, car la question n'est point philologique mais historique. Le sens vulgaire du mot n'en méconnaît pas la signification véritable, étymologique : il en est un dérivé dû au « préjugé que le gouvernement est un organe nécessaire de la vie sociale », et que, par conséquent, une société sans gouvernement doit être la proie du désordre, oscillant entre la toute-puissance des uns et la vengeance aveugle des autres.

L'existence de ce préjugé et son influence sur la signification que le public a donnée au mot **anarchie** s'expliquent facilement.

Comme tous les animaux, l'homme s'adapte, s'habitue aux conditions dans lesquelles il vit et transmet par hérédité les habitudes acquises. Né et vivant dans l'esclavage, héritier d'une longue progéniture d'esclaves, l'homme, quand il a commencé à penser, a cru que l'esclavage était une condition essentielle de la vie : la liberté lui a paru impossible. C'est ainsi que le travailleur contraint depuis des siècles à attendre le travail, c'est-à-dire le pain, du bon plaisir d'un maître, habitué à voir sa vie continuellement à la merci de celui qui possède terre et capital, a fini par croire que c'est le patron qui lui donne à manger ; naïf, il se dit : « Comment ferais-je pour vivre si les messieurs n'existaient pas ? »

Telle serait la situation d'un homme qui aurait eu les jambes liées depuis la naissance, mais de façon à pouvoir quand même marcher un peu ; il pourrait attribuer la faculté de se mouvoir à ses liens qui ne font pourtant que diminuer et paralyser l'énergie musculaire de ses jambes.

Et si, aux effets naturels de l'habitude, j'ajoute l'éducation donnée par le patron, par le prêtre, par le professeur, etc., qui tous sont intéressés à prêcher que le gouvernement et les messieurs sont nécessaires, si vous ajoutez le juge et le policier qui s'efforcent de réduire au silence celui qui pense

autrement et voudrait propager sa pensée, on comprendra comment, dans le cerveau peu cultivé de la masse, a pris racine le préjugé de l'utilité de la nécessité du patron et du gouvernement.

Les causes

Figurez-vous donc qu'à l'homme aux jambes liées, dont nous avons parlé, le médecin expose toute une théorie et donne mille exemples habilement inventés pour le persuader qu'avec les jambes libres il ne pourrait ni marcher ni vivre, cet homme défendrait rageusement ses fers et considérerait comme ses ennemis ceux qui voudraient les briser.

Donc, puisqu'on a cru le gouvernement nécessaire, puisqu'on a admis que sans gouvernement il ne peut y avoir que désordre et confusion, il est naturel, il est même logique que le terme ANARCHIE, qui signifie absence de gouvernement, signifie aussi absence d'ordre.

Le fait n'est pas sans exemple dans l'histoire des mots. Dans le temps et les pays où le peuple a cru nécessaire le gouvernement d'un seul (monarchie), le mot « république », qui signifie gouvernement de la majorité, était pris dans le sens de désordre et de confusion ; on retrouve encore cette signification dans le langage populaire de presque tous les pays. Changez l'opinion, persuadez le public que non seulement le gouvernement n'est pas nécessaire, mais qu'il est extrêmement dangereux et nuisible et alors le mot ANARCHIE, justement parce qu'il signifie absence de gouvernement, voudra dire pour tous : ordre naturel, harmonie des besoins et des intérêts de tous, liberté complète dans la complète solidarité.

On a tort de dire que les anarchistes ont mal choisi leur nom, puisque ce nom est mal compris de la masse et prête à une fausse interprétation.

L'erreur ne dépend pas du mot mais de la chose,

Sacrifice et Pacifisme

Esprit de sacrifice et recherche d'un idéal

Nous ne cessons pas d'affirmer que l'homme est libre. Cependant, les psychologues et les sociologues modernes, s'ils ne nient pas cette liberté, montrent que la plupart de nos comportements trouvent leurs origines dans des croyances et des habitudes parfois éloignées de plusieurs millénaires. Il semble que certaines manifestations humaines ont cessé de s'extérioriser en tant que telles, et sont passées dans le domaine de l'inconscient. Nous nous y conformons sans même nous en rendre compte.

Liberté où es-tu ?

Gaston Bouthoul, dans son ouvrage sur les guerres (1), cite de très nombreux exemples de traditions et de croyances anciennes qui sont passées dans le domaine du réflexe. Pourquoi, par exemple, entoure-t-on le condamné à mort de soins particuliers avant son exécution ? L'auteur y voit la survivance de la consécration de ceux qui vont mourir telle qu'on la retrouve chez les Aztèques.

Où est donc notre liberté au milieu des complexes d'Abraham, d'Edipe, de Damoclès..., au milieu de ces survivances du passé qui limitent notre raisonnement ? Surtout lorsque nous savons, d'autre part, que les impulsions déterminantes des individus ont leurs sources dans les sensations éprouvées au cours des premières années de leur vie. C'est-à-dire à l'époque où le raisonnement est absent de l'esprit humain.

Parmi ces barrières qui limitent notre plein épanouissement, l'une d'elles a retenu particulièrement mon attention. Car « dans l'ensemble il existe chez la majorité des hommes un complexe de sacrifice indéfinissable » (p. 387), constate Gaston Bouthoul.

Voyons en quoi consiste ce complexe et comment sa connaissance peut nous être utile pour lutter contre les guerres.

« Le problème est de comprendre pourquoi certains individus se sentent spontanément investis du rôle de réaliser au péril de leur vie l'impulsion belliqueuse du groupe » (p. 180). Certes, comme le reconnaît lui-même l'auteur, l'autorité et la contrainte expliquent beaucoup de choses. Mais « un événement où des millions d'hommes se sont entretués, où plus d'un demi-million ont trouvé la mort, ne peut pas avoir pour cause la volonté d'un seul homme; pas plus qu'un ouvrier ne peut tout seul saper une montagne, un homme ne peut tout seul en forcer cinq cent mille à mourir » (tiré de la *Guerre et la Paix* de Tolstoï, cité p. 367).

L'esprit de sacrifice est aveugle. Sans réaliser les dangers, le sacrifice s'exposera témérairement. Et cette passion est permanente car « chaque fois qu'une idéologie est usée, l'enthousiasme qui fléchit se voit relayer par une nouvelle croyance » (p. 381). Et tout particulièrement « la jeunesse cherche des causes pour se sacrifier à elles et des maîtres à qui se dévouer » (p. 383).

Tout se passe comme si, les hommes avaient l'absolu besoin d'un idéal à défendre par-dessus tout. Beaucoup, égarés pour diverses raisons de la guerre traditionnelle, prennent le chemin de la révolte, de la rébellion, et sont tout aussi prêts qu'avant à mourir. Seule la raison aura changé. Y a-t-il une solution ?

Une solution

Après avoir étudié toutes les formes de pacifismes, Bouthoul tire des conclusions. L'humanité « veut se prendre au sérieux et rien ne serait aussi blessant pour elle que d'expliquer ses trames et ses fureurs sacrées... par des *structures sociales*... Il est

vraiment admirable que jusqu'à ce jour les hommes se soient toujours soigneusement abstenus de créer des organismes destinés à l'étude scientifique et objective du phénomène guerre » (p. 439-440).

Nous constatons que les écrits des mouvements pacifistes ne font que rechercher sur qui faire tomber la faute des guerres. Pour cibles sont pris alternativement : les militaires, les chefs d'Etat, les capitalistes, les impérialistes... oubliant que, tous la font. Des hommes qui se veulent responsables font des choses qui leur répugnent et en rejettent la responsabilité sur d'autres. Seuls les non-violents se sentent responsables au même titre, à défaut du même degré, que les autres, des guerres et de la violence. En ce sens, ils innovent. Encore qu'il ne s'agisse que des non-violents chrétiens. Chez les non-violents anarchistes, dans le n° 2 de la revue « *Anarchisme et non-violence* » (2), l'un de nous semble s'orienter vers une recherche de moyens de lutte qui supprimeraient l'idée de sacrifice (Cf. l'article de J.-P. Laly).

Mais il y a encore loin, de ce pavé jeté dans la mare aux traditions, à la véritable étude de la guerre. Tout comme le travail et la sexualité, elle est un phénomène social. A ce titre, elle mérite une attention particulière. Les études scientifiques sur le travail, par exemple, épuisent nos bibliothèques. Sur la guerre nous trouvons presque uniquement la polémique pour ou contre. Personne ne veut réellement se mettre à l'étude. « Une telle unanimité dans la carence a certainement une profonde signification psychologique. Elle signifie qu'inconsciemment l'humanité ne veut pas risquer de se voir privée du refuge périodique dans la guerre. Elle ne veut pas non plus être frustrée de la fête la plus grandiose et la plus enivrante » (p. 440).

Notre attitude

En tant que militants anarchistes, nous recherchons la liberté. Comme nous venons de le voir de nombreux contingents font que ce que nous prenons pour une impulsion naturelle n'est que l'effet d'un phénomène lointain dont l'origine nous échappe. D'autre part, il semble que certaines tendances psychologiques amènent à nous attacher à une idée et à nous en faire les champions. Attitude qui va à l'encontre d'une libre recherche pour nous, et pour les autres à qui nous nous imposons.

Ne devrions-nous pas essayer de prendre pour attitude intellectuelle la recherche de la liberté ? Mais cette recherche elle-même n'étant pas une cause de sacrifice. C'est-à-dire que nous ne chercherions pas à mourir pour la liberté (la mort étant la forme la plus parfaite de la suppression complète de toute liberté). Nous aurions alors une

attitude d'indifférence, au sens propre du mot, sans préférences; rejetant tous les contingents au fur et à mesure que nous les découvrons, refusant de préférer ceci à cela. Notre seul but étant de libérer notre esprit. Mais, je le répète, sans que cette recherche puisse entraîner notre mort, sans prendre parti pour ou contre.

Celui qui prend parti, juge; or notre jugement est nécessairement faussé par toute une série de conditionnements. Et d'autre part, nous ne sommes plus libres à partir du moment où nous optons pour telle ou telle solution. Nous devons la défendre. Nous entrons alors dans la tendance de notre esprit, depuis toujours observée, qui nous pousse à nous sacrifier pour notre choix. Il nous faut toujours avoir présent à l'esprit que dans les sociétés actuelles « la meilleure preuve de la virulence d'une force c'est qu'elle suscite l'esprit de sacrifice chez ceux qui la servent. Mieux encore, elle intensifie et cristallise leur impulsion belliqueuse en lui fournissant un prétexte enthousiasmant » (p. 381).

La voix de la paix

L'attitude que je dégage ici des constatations de Gaston Bouthoul ne saurait être négative. Bien au contraire, elle me semble tracer la voie de la Paix. Nous ne jouerions plus le jeu des autres qui consiste à se mettre une étiquette sur le dos. Nous serions avant tout libertaires, c'est-à-dire pour la liberté. Or, il n'y a plus de liberté à partir du moment où un choix est fait. Notre seul choix, notre seul mot d'ordre ne saurait être que : *pas de choix*. Nous ne choisirions pas, nous rechercherions où se trouve la véritable pensée humaine, nous voudrions la dégager des complexes, des coutumes, des vocabulaires, des habitudes... qui l'enferment et l'empêchent d'être rationnelle.

La guerre et la solution de facilité pour résoudre les difficultés des rapports entre les hommes. Bien plus difficile, mais combien plus constructive, est la voie qui consiste à supprimer les obstacles qui s'opposent à tout échange entre des hommes n'ayant pas reçu la même formation. Au-delà de ces frontières encore en partie invisibles, se trouve l'homme. Seule la recherche de cette valeur commune à chacun, de cette vérité universelle, permettra d'établir un monde où la haine sera abolie. Mais pour franchir ces obstacles il ne faut pas être enchaîné. Le vrai pacifisme ne saurait être une idée partisane mais au contraire la libre recherche de la vérité au-delà de tout choix limitatif.

Jean COULARDEAU.

(1) Bouthoul : *Les guerres*, éléments de psychologie, chez Payot.
(2) Michel Teperowski, 16, rue Neuve-de-la-Chardonnière - Paris (18°).

et la difficulté que rencontrent les anarchistes dans la propagande ne dépend pas du nom qu'ils se donnent, mais du fait que leur concept heurte tous les préjugés invétérés que nourrit le peuple sur la fonction du gouvernement ou, comme on le dit ordinairement, sur l'Etat.

Avant d'aller plus loin, il faut bien nous expliquer sur ce dernier mot qui est, à notre avis, cause de nombreux malentendus.

Les anarchistes se servent ordinairement du mot Etat pour exprimer tout cet ensemble d'institutions politiques, législatives, judiciaires, militaires, financières, etc., par lesquelles on soustrait au peuple la gestion de ses propres affaires, la direction de sa propre conduite, le soin de sa propre sécurité, pour les confier à quelques-uns qui, usurpation ou délégitimation, se trouvent investis du droit de faire des lois sur tout et pour tous, de contraindre le peuple de s'y conformer, se servant à cet effet de la force de tous.

En ce cas, le mot Etat signifie gouvernement ou, si l'on veut, l'expression impersonnelle, abstraite de cet état de choses dont le gouvernement est la personification : les expressions « abolir l'Etat », « Société sans Etat », etc., répondent donc parfaitement à l'idée que les anarchistes veulent exprimer lorsqu'ils parlent de destruction de toute organisation politique fondée sur l'autorité, et de constitution d'une société d'hommes libres et égaux fondée sur l'harmonie des intérêts et sur le concours volontaire de tous à la satisfaction des besoins sociaux.

Pourtant, le mot Etat a beaucoup d'autres significations dont quelques-unes prêtent à équivoque, surtout lorsqu'on a affaire avec des hommes qui, grâce à leur triste position sociale, n'ont pas eu le loisir de s'habituer aux délicates distinctions du langage scientifique ou, pis encore, lorsqu'il s'agit d'adversaires de mauvaise foi qui ont intérêt à confondre et à ne pas vouloir comprendre.

On prend, par exemple, le mot Etat pour indiquer

telle société, telle collectivité humaine, réunie dans un territoire donné et constituant ce que l'on appelle un corps moral, indépendamment du mot de gouvernement des membres et des rapports existant entre eux ; on s'en sert encore simplement comme synonyme de société.

C'est à cause de toutes ces significations du mot Etat que les adversaires croient ou feignent de croire que les anarchistes veulent l'abolition de toute connexion sociale, de tout travail collectif et tendent à réduire les hommes à l'isolement, soit à une condition pire que la sauvagerie.

L'état

Par Etat on comprend aussi l'administration supérieure d'un pays, le pouvoir central, distinct du pouvoir provincial ou communal, et pour cette raison, d'autres croient que les anarchistes veulent une simple décentralisation territoriale, laissant intact le principe « gouvernemental » : ils confondent ainsi l'anarchie avec le cantonalisme et le communalisme.

Etat signifie enfin condition, mode d'être, régime social, etc. C'est ainsi que nous disons, par exemple, qu'il faut changer « l'état économique » de la classe ouvrière ou que « l'état anarchique » est le seul état social fondé sur le principe de solidarité, et autres définitions semblables qui, sur nos lèvres (nous qui disons d'autre part vouloir l'abolition de l'Etat), peuvent, à première vue, paraître baroques ou contradictoires.

Pour ces raisons, nous croyons qu'il vaut mieux employer le moins possible l'expression « abolition de l'Etat » et lui substituer cette autre plus claire et plus concrète : « abolition du gouvernement ».

Quoi qu'il en soit, c'est ce que nous ferons dans le cours de cet opuscule.

Nous avons dit que l'anarchie est la société sans

gouvernement. Mais la suppression des gouvernements est-elle possible ? Est-elle désirable ? Est-elle à prévoir ?

Examinons.

Qu'est-ce que le gouvernement ?

La tendance métaphysique (qui est une maladie de l'esprit par laquelle l'homme, après avoir abstrait par processus logique les qualités d'un être, subit une espèce d'hallucination lui faisant prendre l'abstraction pour la réalité), la tendance métaphysique, disons-nous, qui, malgré les coups de la science positive, a encore de profondes racines dans l'esprit de la plupart des hommes contemporains, fait que beaucoup conçoivent le gouvernement comme une entité morale, douée de certains attributs de raison, de justice, d'équité, indépendants des personnes qui sont au gouvernement.

Pour eux, le gouvernement ou, mieux, l'Etat, est le pouvoir social abstrait ; c'est le représentant, abstrait toujours, des intérêts généraux ; c'est l'expression du droit de tous, considéré comme limite des droits de chacun. Ce mode de concevoir le gouvernement est appuyé par les intéressés à qui il importe de sauver le principe d'autorité et de le faire survivre aux fautes et aux erreurs de ceux qui se succèdent dans l'exercice du pouvoir.

Pour nous, le gouvernement c'est la collectivité des gouvernants ; et les gouvernants, rois, présidents, ministres, députés, etc., sont ceux qui ont la faculté de faire les lois pour régler les rapports des hommes entre eux et de faire exécuter ces lois ; de décréter et de percevoir l'impôt ; de forcer la faculté constituée, à notre sens, le principe du gouvernement, le principe d'autorité.

E. MALATESTA

« L'Anarchie », juillet-août 1929

« Brochure mensuelle »

ASIE

VIETNAM

Voici des extraits d'une lettre adressée à J.-P. Sartre (bien qu'il eût préféré l'adresser à Camus dont il se sentait très proche) par le professeur Ho Huu Tuong, écrivain réputé, ex-marxiste, condamné à mort par Diem et libéré après sa chute grâce à une intense campagne des intellectuels du monde entier.

« Vous avez écrit quelque part que la littérature ne vaut rien dans un monde où l'on a faim. En mon pays, non seulement on a faim, mais encore l'on meurt prématurément et l'on tue.

... Fils de paysans, je ne comprends pas pourquoi les intellectuels des autres pays se sont mobilisés pour défendre un individu, moi-même, et ferment les yeux devant la masse des paysans qui tombent chaque jour par centaines sinon par milliers. Est-ce à cause de mon vernis extérieur d'intellectuel ? Mon vernis extérieur d'intellectuel m'impose le lourd devoir d'être reconnaissant envers cette intelligentsia internationale. Mais mon fonds de paysan me fait protester de toute mon âme contre cette ségrégation... le fils de paysans, fidèle à sa condition, est le plus fort et a fait de moi un révolutionnaire.

... Mon pays est la mère qui pourra allumer l'incendie du monde. Je sens la torche s'approcher de la mère et je crains que celle-ci ne prenne feu. Je sens dans l'air la guerre atomique, chimique et bactériologique... »

Notre correspondant au Vietnam nous envoie la note suivante :

« Culture ou pourriture ? »
Les centres culturels français chargés du rayonnement de la ... pourriture française à l'étranger mettent à la disposition de leurs lecteurs vietnamiens « Carrefour et Minute ». Le fait ne serait peut-être pas très grave si ces « canards » étaient noyés dans la masse, mais ces deux chefs-d'œuvre font partie des six journaux mis à la disposition du public, tous de droite ou conservateurs.

EUROPE

ESPAGNE

José Luis Zalvide Salabarría, 22 ans, militant du Mouvement révolutionnaire basqué de Libération nationale « Euzkadi Ta Azkatasuna (E.T.A.)

fut arrêté à Durango (Biscaye) à la suite d'un grave accident d'automobile survenu le 24 septembre 1965.

Fortement commotionné et grièvement blessé, il fut interrogé par des policiers habillés en médecin qui n'hésitèrent pas à lui administrer de l'escopolamine pour essayer d'obtenir l'information désirée.

Après une grave intervention chirurgicale (plusieurs fractures et un état général d'anémie avancée), et après avoir été gardé au secret durant 59 jours, il fut transféré à la prison de Martutene de Saint-Sebastien.

Précédemment il fut incarcéré (1963-1964) à Bilbao et à Madrid, et mis en liberté provisoire. Il refusa alors d'accomplir son service militaire considérant l'Espagne comme un pays étranger et entra dans la clandestinité.

Il est accusé d'appartenir à E.T.A., de rébellion militaire, de fausse identité, d'attaque à main armée et de rap, de port d'arme prohibée, etc., etc. Par ailleurs, il serait passible d'une peine de six ans de prison dans un procès en cours.

Selon la loi militaire de 1963, deux des accusations précitées entraînent des peines allant de 30 ans de prison à la peine de mort.

ALLEMAGNE DE L'EST

Nombre de personnalités aujourd'hui honorées en Allemagne de l'Ouest sont d'anciens Nazis, cela ne saurait nous surprendre compte tenu du régime politique qui la caractérise; mais cette situation ne semble pas être l'exclusive de l'Allemagne capitaliste. Le Comité d'enquête des juristes libres de Berlin-Ouest vient de publier une nouvelle liste des anciens Nationaux-Socialistes dans les services de Pankow en République démocratique allemande.

Ce document nous révèle qu'en ce moment la Chambre populaire de l'Allemagne de l'Est compte 53 députés anciens membres du parti Nazi N.S.D.A.P. (1), parmi eux, le vice-président du Comité de droit Siegfried Dallman, qui avait adhéré au parti hitlérien en 1934.

Le nombre des anciens nazis membres du parti communiste Est-Allemand n'a jamais été aussi considérable au Comité central du parti communiste de la R.D.A. ; il s'y trouve actuellement 12 personnes dont le passé national-socialiste a pu être confirmé d'après des documents officiels des archives du 3^e Reich.

Ainsi, le chef du plus grand orga-

(1) N.S.D.A.P. : National Socialist Deutsch Arbeit Partei.

nisme de contrôle d'Etat « Inspection ouvrière et paysanne » Hans Matthes, a adhéré au parti nazi en 1944 ; de même, le conseiller commercial de Pankow à Prague, Fritz Koch, en juillet 1940, et le conseiller commercial chef de la Chambre pour le commerce extérieur à Londres, Hans Renneisen (adhésion N.S.D.A.P., avril 1942).

Le vice-président du Conseil d'Etat, Heinrich Homan, a adhéré en 1933 au N.S.D.A.P. ; 5 des cadres du gouvernement Est-allemand ont été membres du parti nazi : Hans Bentzien, actuellement ministre de la Culture appartenant au P.C. est devenu membre du parti nazi en 1944. Le ministre adjoint des Travaux publics, Rudolph Eichhorn, a adhéré au parti N.S.D.A.P. en septembre 1939. Le secrétaire d'Etat pour l'enseignement, Ernst Joachim Giessman, y adhéra en mai 1937, son collègue, le secrétaire d'Etat pour la recherche et la technique, Herbert Weiz, en septembre 1942, et le vice-président du Conseil de l'agriculture, Hans Reichelt, ayant rang de ministre, adhère au nazisme en 1943.

Toutes ces personnalités, exception faite de Reichelt et d'Eichhorn, sont actuellement membres influents du parti communiste Est-allemand.

Le nombre important d'anciens nazis est effarant ; on n'est pas surpris d'en rencontrer à la tête des instituts, des sociétés scientifiques et des sociétés culturelles, en commençant par le président de l'Académie des Sciences de la R.D.A. : professeur Werner Hartke, qui a adhéré en 1937 à la N.S.D.A.P. et le vice-président de cette académie, professeur Hans Fruhauf, membres depuis mai 1933 du parti nazi.

Le chef de section « Protection personnelle », au ministère de la Sécurité d'Etat, section chargée de la protection des dirigeants communistes Est-allemand, se nomme Franz Gold. Il avait adhéré en novembre 1938 à la N.S.D.A.P. sous le n° 6792350, cela est pour le moins étonnant, la République démocratique allemande, démocratie populaire, remet la vie du président de la République Walter Ulbricht entre les mains d'un individu au passé pour le moins douteux.

Le directeur de l'Institut central pour la Recherche atomique à Ruseendorf près de Dresde, Helmuth Faustlich, a adhéré au parti hitlérien en décembre 1936, le président du Conseil des Recherches auprès des ministres : professeur Peter Adolf Thiessen, était un vétérinaire nazi, sa date d'adhésion remonte à 1925, au même conseil : le professeur Kurt Saubertich, a été membre du parti nazi depuis 1930, et son dévouement pour la cause nazie a été telle qu'en 1937, il est rentré dans les S.S.

Le directeur de l'Office de la Marine a adhéré à la N.S.D.A.P. en 1937, le professeur Oscar Bauegarten, directeur de l'exposition de l'Agriculture à Leipzig-Markkleeberg, adhère au nazisme en 1933, le président de la Chambre de la Technique, Horst Peschel, en 1937 adhéra au parti nazi, le président de la Régie des eaux, Johan Rechlitzger (adhésion nazie, 1938), le président de l'Office des Poids et Mesures, Joseph Stanek (N.S.D.A.P.) en 1932.

On retrouve les anciens nazis, même à la tête de l'armée en la personne du colonel Hans Gossen, directeur adjoint de la direction politique de l'Armée adhère à la N.S.D.A.P. en 1939.

AMERIQUE LATINE

URUGUAY

Notre correspondant de Montevideo nous montre comment les U.S.A. s'ingèrent indirectement (quand ils ne le font pas directement) dans les affaires intérieures des pays d'Amérique Latine. Le gouvernement uruguayen décréta des mesures de sécurité, qui interdisent entre autres toute réunion syndicale et permettent l'arrestation de plus de 300 syndicalistes, alors que la grève de l'administration venait de se terminer. Pourquoi ces mesures à retardement ? Tout simplement parce qu'à ce moment là des ministres uruguayens arrivaient à Washington pour essayer d'obtenir des délais supplémentaires dans le règlement des dettes que l'Uruguay a contractées, il fallait donc faire la preuve que le gouvernement uruguayen avait la force de contenir toutes les revendications salariales qui auraient pu mettre en danger la « solvabilité » du régime à ses créanciers du Nord.

Pourtant la situation y est assez catastrophique : le coût de la vie a augmenté de 72 % entre janvier et octobre 1965, le chômage est florissant (200 000 chômeurs pour une population de 2 500 000 habitants seulement), non seulement les produits de première nécessité sont excessivement chers mais encore ils sont difficiles à trouver, on fait la queue dans les magasins de la capitale pour se procurer de l'huile, du sucre, des légumes, etc. Ces produits sont, soit stockés par les commerçants dans l'attente de nouvelles hausses des prix, soit exportés comme les œufs par exemple pour, déclare le gouvernement « faire rentrer des devises ». Ce que la classe dirigeante ne dit pas, c'est à qui iront ces devises.

● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste

ESPAGNE

Nous avons reçu de Barcelone un exemplaire du journal clandestin « Solidaridad Obrera ». Ce journal, qui connaissait un grand succès avant la réaction franquiste, était l'organe du Comité Régional de Catalogne de la C.N.T. (Confédération Nationale des Travailleurs, de tendance anarcho-syndicaliste). C'est à ce titre qu'il réapparaît aujourd'hui.

BELGIQUE

Le quotidien belge « La Meuse » publie dans son numéro du 21 février 1966, et en gros titre, le rapport de police suivant, auquel nous ne saurions ajouter de commentaires : « Pour 1965, il y a eu 208 conducteurs en état d'ivresse, 414 délits de fuite et 5 697 collisions.

Heureusement, aucun attentat anarchiste à signaler (!).

ANGLETERRE

— Simulacre d'enterrement devant les bâtiments de la B.B.C. On porte au tombeau le droit de connaître la vérité sur les effets de la catastrophe nucléaire, après l'interdiction du film « Jeu de Guerre ». La B.B.C., de son côté, a décidé d'organiser une projection privée de ce film.

— Comité des Cent : discussion sur le sabotage. Une fraction de ce comité estime, en effet, que les manifestations non violentes sont périmées, et prône le retour à l'action directe et au sabotage. La frac-

tion de militants, partisans du sabotage, a décidé, en représailles de l'action américaine au Viet-Nam, d'attaquer les bases américaines se trouvant en Grande-Bretagne, et d'encourager les soldats U.S. à désertir. Au sein du comité, la majorité des militants s'oppose à ce programme. On remarque des hésitations.

— Comme en 1965, aura lieu cette année une marche de Pâques depuis High Wycombe jusqu'à Londres. Les détails nous seront fournis en temps utile.

— Une manifestation devant l'ambassade U.S. à Londres est prévue, dans le cas où les Américains bombarderaient Hanoi ou Haiphong.

— Il existe à l'université de Canterbury un groupe bien structuré. L'une des dernières conférences traitait du racisme en Afrique du Sud.

RENCONTRE EUROPEENNE DE JEUNES ANARCHISTES

Le comité chargé de la préparation de cette rencontre qui aura lieu aux alentours de Pâques a déjà reçu de nombreuses lettres de militants anglais, italiens, français, espagnols et hollandais, qui manifestent leur enthousiasme pour cette initiative. Il semble donc que cette tentative de coordonner notre action au niveau européen soit destinée à connaître un réel succès.

REGION DE L'EST

Une trentaine de délégués, français, italiens, espagnols, venant de divers coins de l'Est de la France se sont rencontrés à Metz pour coordonner leur action dans la région. Ils ont décidé entre autres : de créer des centres culturels dans différentes villes de l'Est afin de répandre les idées libertaires et de regrouper tous les individus ayant des affinités avec l'anarchisme, d'organiser des tournées de conférences dans les principales localités, d'intensifier leurs contacts avec les travailleurs étrangers, très nombreux dans la région, de développer de façon continue leur action au sein des milieux ouvriers, et d'intensifier la propagande anticléricale.

AMERIQUE LATINE

PEROU

Des camarades péruviens ont formé à Cuzco le « Groupe Culturel Erasmo Delgado Vicanco » qui se propose entre autres de faire des études sur les origines du mouvement anarchiste au Pérou.

Rappelons que Delgado Vicanco fut une des grandes figures du mouvement libertaire en Amérique du Sud pendant l'entre-deux-guerres. Poète et écrivain, il collabora activement sous le pseudonyme de « Encino del Val » à la presse anarchiste argentine, alors qu'il était instituteur dans la province de Tambobamba, et il laisse derrière lui une œuvre littéraire importante et de tout premier plan.

de la Ma-
P. en 1937,
arten, di-
l'Agricul-
g. adhère
ésident de
ue, Horst
parti nazi,
des eaux,
on nazie,
Office des
n Stanek

ns nazis,
ée en la
s Gossen.
ction po-
à la NS.

ontéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

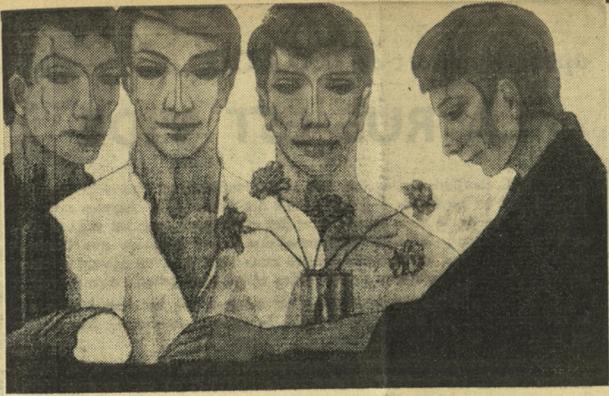
ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-

ntéviédo
S.A. s'in-
nd ils ne
dans les
ys d'Amé-
ment uru-
de se re-
autres
permièrent
syndica-
l'admi-
terminer.
retarde-
parce qu'à
tres uru-
ashington
es délais
réglement
contracte
la preuve
en avait
les reven-
du sure,
uits sont,
mercants
s hausses
me les
déclare le
diriger des
étrangeite
nt ces de-



SOTERAS

DANS la pittoresque rue Grégoire-de-Tours, entre le boulevard Saint-Germain et la rue de Buci, s'échelonnent bistrots, crêperies, restaurants et galeries. Parmi ces dernières, celle de l'antifasciste italien Bruno Bassano est, à mon avis, celle dont la réputation est la mieux établie. Au cours des années, j'ai eu souvent l'occasion d'y voir de belles œuvres d'artistes solides. Aujourd'hui, Bassano préface lui-même l'exposition des peintures récentes de Jorge Soterás (jusqu'au 14 mars, 9, rue Grégoire-de-Tours, Paris (6^e)). Bassano écrit de Soterás : « Une longue carrière d'artiste, faite de sacrifices et d'embûches, jalonne

« sa vie. Sa peinture reflète l'homme : entier, cohérent, austère, « vrai, humain jusqu'au réalisme le plus poignant. Il est, à mon sens, dans la tradition de Courbet. Toute son œuvre est un hymne envers les humbles, les désertés, les combattants au cœur généreux, fidèles aux idéaux de paix et de liberté. Nulle concession. Son œuvre est un tout et c'est à prendre ou à laisser. » C'est vrai. Je voudrais ajouter que Soterás n'est pas un inconnu pour nous. Je vous ai déjà parlé de lui au moment d'une autre exposition parisienne (Cf. Le M.L. n° 74, nov. 61). J'ai retrouvé ses toiles avec la même émotion et le même plaisir. J'espère que vous partagerez cette émotion et ce plaisir.

Jean-Louis GERARD.

Socialisme ou barbarie ?

« L'industrie civilisée ne peut... que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera, au contraire, démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très grands maheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. »

Le nouveau monde industriel et socialiste (1848)

Charles FOURIER.

Au terme de l'appropriation de la nature, qui éloigne l'homme de l'aliénation naturelle pour le faire entrer dans une période d'aliénation sociale grandissante, se pose le problème du passage au socialisme, terminaison et ouverture d'une période historique.

Dans un livre, écrit en 1940, James Burnham avance une thèse plus qu'inquiétante : le socialisme ne se réalisera pas. Les causes, qu'il décrit, en sont diverses :

a) Disproportion des forces en présence ; b) incompréhension globale des masses et difficile appropriation des moyens de production par les travailleurs du fait de la spécialisation poussée ; c) glissement du capitalisme privé ou d'Etat à une phase secondaire ou planification directoriale, qui pourrait réduire « la capitalisation » et même la rendre inexistante ; d) le gouvernement serait dirigé par des techniciens (directeurs - managers) spécialistes d'une question et cela sous une forme collégiale ; f) création définitive de trois super-Etats, dans les régions fortement industrialisées, dont les limites seraient variables selon les guerres, car l'installation dans une

guerre permanente (mais non totale), serait une garantie de leur équilibre ; g) Burnham fait une distinction entre la bureaucratie et la forme directoriale ; les bureaucrates routiniers paperassiers qui ne prennent aucune responsabilité et les directeurs spécialistes au pouvoir réel sur la production ; h) les avantages de cette nouvelle classe ne seraient pas forcément une plus-value dans le sens capitaliste du terme.

Sa réputation du socialisme annoncée par les marxistes (et autres) est simple : « Le socialisme est la seule alternative qui laisse le capitalisme. Ils affirment alors ce syllogisme : du moment que le capitalisme ne doit pas durer (ce que nous leur accordons), et du moment que le socialisme est la seule alternative laissée par le capitalisme, le socialisme viendra forcément. Ce syllogisme est parfait, mais sa conclusion n'est nécessairement juste que si sa deuxième prémisse est vraie, ce qui fait précisément l'objet du problème. »

Sur quoi s'appuie l'auteur : la création dans divers pays d'une spécialisation et organisation post-directoriale, aux Etats-Unis avec le « New Deal », en Allemagne le nazisme et en Russie le stalinisme. Burnham note :

« Tous ceux, amis ou ennemis, qui ont prédit ce qui arriverait en Russie, adhérent à cette idée que le socialisme est la seule alternative du capitalisme ; d'où il découlait que la Russie, du moment qu'elle ne pouvait pas rester immobile, se dirigeait soit vers le socialisme, soit vers la restauration du capitalisme. Aucune de ces deux prévisions ne s'est réalisée. Toutes les tentatives pour expliquer l'état actuel de la Russie, en la qualifiant de capitaliste ou sur le point de devenir,

ont lamentablement échoué » et plus loin « la Russie ne s'est mise en marche ni vers l'un ni vers l'autre, mais vers la société directoriale, le type de société qui est en train de remplacer la société capitaliste dans le monde. »

L'on voit ici ce qu'Orwell doit à Burnham, mais il pousse la thèse jusqu'à l'absolu, c'est-à-dire, suivant le représentant de la société de son roman 1984 : « L'Histoire n'existe plus ». Ils sont entrés dans une période historique, l'oppression et le parti devenant éternels grâce à la technique. Technique utilisée dans un but unique, la répression : « La recherche de nouvelles armes se poursuit sans arrêt. Elle est l'une des rares activités restantes dans laquelle le type d'esprit inventif ou spéculatif peut trouver un exutoire. Actuellement, la science, dans le sens ancien du mot, a presque cessé d'exister dans l'Occident. Il n'y a pas de mot pour science en novlangue. La méthode empirique de la pensée, sur laquelle sont fondées toutes les réalisations du passé, est opposée aux principes les plus essentiels de l'Angsoc. Les progrès techniques eux-mêmes ne se produisent que lorsqu'ils peuvent, d'une façon quelconque, servir à diminuer la liberté humaine. »

Et, maintenant, où en sommes-nous ? L'Allemagne nazie s'est écroulée, mais l'idée d'une Europe-Etat est restée ancrée. L'extension de la Russie (région comprise jusqu'à l'Oural) vers l'Europe centrale, l'écroulement de l'Empire Britannique, le rapprochement de la politique anglaise de celle de l'Europe ; les difficultés de l'U.R.S.S. face à la Chine, l'extension des Etats-Unis vers le Canada et l'Alaska, sont des points pour la thèse de Burnham.

Cependant, pour que les super Etats subsistent les uns par rapport aux autres, il faut qu'ils aient le même potentiel économique. Car comme le déclare Burnham : « Toute économie est une économie de guerre » (2).

Evidemment, nous n'en sommes pas là, les techniciens veulent notre bonheur, c'est-à-dire : la consommation en parcelles de ce bonheur sous la forme de paillettes que sont les gadgets. Ceux-ci se retrouvent aussi bien dans la guerre (3). Ce « bonheur » planifié passant, bien entendu, sous la fausse étiquette de « socialisme » à toutes les sauces.

Les techniciens, malgré leur programme, ne savent que construire le monde de l'ennui, ersatz de la vie dont nous commençons à sentir les effets.

Ce ne peut être que sur la base de l'égalité d'une société sans classe ou caste que se réalisera la liberté.

Elle sera assurée par la disparition de l'Etat, le contrôle et l'appropriation des moyens de production par les travailleurs, la disparition des plus-values

Cependant, pour que les super-minations culturelles ?

Enfin, alors, l'homme pourra sortir de son enfance et entrer dans l'ère du pain et des jeux pour tous.

G. BODSON.

(1) Managerial Revolution (L'ère des organisateurs), Calmann-Lévy, éditeur.

(2) Les Russes l'avaient bien compris, lorsqu'ils « récupèrent » des techniciens et savants allemands dès le début de leur occupation.

(3) Manière scientifique de mener la guerre au Vietnam, les Américains font le maximum d'expérimentations techniques. Ce sont de véritables « études de marché » auxquelles se livrent les spécialistes.

Le conte

A PRES « LA FABLE », qui nous invitait à un long voyage dans le temps et l'espace, voici une nouvelle production de notre toujours jeune Stephen Mac Say, qui reprend le même périple avec « le Conte » (1).

Ici comme là, l'on reste émerveillé devant ses connaissances et son érudition : de l'Antiquité à nos jours, en passant par le Moyen Age, la Renaissance, le Classicisme, le Romantisme, les Naturalistes pour en arriver à nos contemporains de l'Orient — avec la Chine, l'Inde, les Perses — au dernier peuple occidental : les USA, non sans s'être longuement attardé sur le folklore européen, des légendes méditerranéennes à celles des Vikings et des peuples germaniques, ou slaves, l'auteur nous ouvre des portes, sur les formes mouvantes qu'a pris le récit au cours des âges, et des adaptations qu'en ont données les peuples, selon leur génie.

Mais il fallait d'abord définir ce qu'est « le Conte » :

Fantasmagorie née de l'imagination humaine ou simple récit ?

Stephen Mac Say s'en réfère à Guy de Maupassant, orfèvre en la matière, et qui voit dans « le Conte » un roman en raccourci axé sur une intrigue unique

Cependant malgré la vastitude du sujet l'auteur a du mal à s'y contenir.

Comment parler de Musset contreur sans parler de Musset poète, et comment même parler de l'Italie sans parler de Dante, de l'Allemagne sans parler de Goethe ou de l'Angleterre sans parler de Shakespeare, même si ces auteurs n'ont pas abordé le genre particulier qui est traité ici ?

Avec une modestie peu en rapport avec ses connaissances, l'auteur s'excuse des oublis et des disproportions que peut contenir une telle œuvre.

Certes, comment pourrait-on aborder un tel sujet sans oublier tel auteur, ou tel ouvrage, comment aussi, selon son goût propre et ses préférences, ne donnerait-on pas plus d'importance à celui-ci qu'à celui-là, ou ne réhabiliterait-on pas un méconnu ou un obscur et ne glisserait-on pas sur l'écrivain consacré ?

Critique et encyclopédie du « Conte », ce livre ira se jumeler sur vos rayons à « la Fable » dont il est le complément.

M. L.

(1) L'amitié par le livre.

ESPÉRANTO

S.A.T. Amikaro et S.A.T., associations espérantistes se réclament des doctrines ouvrières et anarchistes, organisent en 1965 deux congrès d'Espéranto.

Le premier aura lieu à Bordeaux, du 9 au 12 avril (S.A.T. Amikaro).

Le second (S.A.T.) se tiendra à Swanwick, Derbyshire (Grande-Bretagne), du 23 au 30 juillet. Pour tous renseignements au sujet de ces congrès, ou pour l'étude de l'Espéranto :

Ecrire à S.A.T., 67, avenue Gambetta, PARIS (20^e).

Y a-t-il plusieurs mondes ?

Il forme bientôt un centre littéraire, une église dont il est le Dieu, le seul Dieu ; car les véritables religions n'ont jamais plusieurs divinités.

Ils parleront des lettres comme le prêtre parle des dogmes, avec science et gravité ; on les écouterait, l'un et l'autre, et on aura, en sortant de ce salon littéraire, la sensation de sortir d'une cathédrale.

Guy de MAUPASSANT.

Je suis toujours tristement étonné par ceux qui, devant la vie et ses manifestations, éprouvent le besoin pédaire et puéril de classer, de fichier et de cataloguer.

Même on art, — leur mètre d'arpenteur en main — ils ne reculent pas devant le ridicule de mettre des doigts gourds dans les fibres les plus ténues de la sensibilité humaine et, avec l'assurance d'un zoologiste ou d'un botaniste de décréter à quelle catégorie appartient le rêveur et l' amoureux qui a éprouvé le besoin de produire, sans souci des « ismes » de tous les maniaques de ce monde.

C'est à quoi je songeais en lisant le rectificatif que nos camarades Rollin et Terrais faisaient paraître dans le dernier numéro du « Monde Littéraire » (2).

Plus prudent qu'eux je ne me sens pas le cœur de condamner ou de glorifier une école ou un genre, qui comme toutes choses humaines, contient le meilleur et le pire ou même de tracer des frontières étroites aux mouvantes réalités.

Je ne me sens pas le cœur d'approuver ou de rejeter délibérément le roman popu-

laire, ou de l'enclorre dans de subjectives limites.

Mais précisément ce Hugo, leur bête noire (dont ils ne semblent connaître que les deux seuls vers, qu'ils nous résistent à chaque fois que son nom est prononcé), ce Hugo avec « les Misérables » n'est-il pas le type même du romancier populaire, du romancier social et même du romancier policier ?

N'est-il pas celui qui réhabilite le bagnard et fait se convertir à une conception plus humaine le policier, qui fait s'agenouiller l'évêque devant le révolutionnaire auquel il demande sa bénédiction, et enfin celui qui relève la prostituée, en rejetant sur la société et sur le désœuvrement d'une classe riche et stupide l'opprobre qu'on fait peser sur ces malheureuses filles ?

Il y a sans doute dans tout cela de l'in-vraisemblable, du grandiloquent, de l'vébré, mais n'y a-t-il pas tout cela aussi — moins le génie verbal de Victor Hugo — dans les productions qu'on nous propose ?

Quant à sa sénéilité, c'est celle d'un homme parti du royalisme, passant par l'Empire, acquis au républicanisme, pour terminer sa vie à un stade ayant dépassé le domaine politique à un stade qui fait de lui le champion de l'amnistie des communards et l'ami de Louise Michel, pour refuser ultérieurement les mœuvres du prêtre.

Dans ce cycle inverse à celui que parcourt la plupart des hommes, l'homme grandit au fur et à mesure qu'il avance.

C'est là une sénéilité que je souhaite fraternellement à bien de nos infantiles critiques.

Maurice LAISANT.

THÉÂTRE

Armand Gatti « Chant public devant deux chaises électriques »

(Au théâtre National Populaire)

La bombe!

C'est la bombe que les deux accusés, Sacco et Vanzetti, n'ont pas jetée...

La bombe que les deux anarchistes jettent à la face du juge assassin, des flics (« ces larbins de la mort ») et les politiciens complices...

La bombe qu'Armand Gatti fait exploser avec « Chant public devant deux chaises électriques », balayant les conceptions académiques du théâtre; la bombe de la révolution théâtrale, éclairant le théâtre de demain.

Une « mise en scène » hallucinante. Cinq chambres à combustion, cinq salles de spectacle qui revivent simultanément l'affaire Sacco-Vanzetti, ressuscitant la vocation populaire du théâtre où les spectateurs étaient en même temps acteurs.

Le décor? Une fiche IBM, un téléscripteur, des grilles de prison... la prison de Sacco et Vanzetti, cette prison qui est aussi la nôtre: la société capitaliste et ses bourreaux, l'Etat, la Police, l'Injustice officielle et légale...

Les negro-spirituals chantant l'épopée des deux anarchistes et retraçant avec elle l'histoire du Mouvement ouvrier, donnent à la pièce des accents profondément humains.

La mort de Sacco et Vanzetti, ça signifie la mort du syndicalisme américain qui devient une affaire comme les autres, ça signifie aussi la victoire aux élections du Chef de la Police acheté par le Juge.

Cela se passait, il y a quarante ans, à Boston, mais dans les théâtres de Los Angeles, Boston, Hambourg, Turin et Lyon, Sacco et Vanzetti vont revivre pour un soir (peut-être plus...) un procès qui traîna sept ans, sept années durant lesquelles mensonges, faux témoins et gangsters furent utilisés par l'accusation pour écraser l'anarcho-syndicalisme.

C'est Cervi à Turin, ouvrier chez Fiat, qui le premier s'identifie à Sacco, puis Vastador, spectateur lyonnais, se prend pour Vanzetti... Tout le monde se sent concerné, d'une façon ou d'une autre, tout le monde s'engage: au TNP aussi, nous sommes Sacco-Vanzetti, nous refusons d'être l'opinion publique d'il y a quarante ans, indignée mais impuissante, mais responsable.

Sept années, un procès, un spectacle, qui sensibilisent l'assistance, qui révoltent le public.

Révolte...

...contre les grands maîtres de notre temps: l'Électricité qui tout à l'heure donna la mort à deux innocents, l'Église intolérante (ils ne sont pas croyants, ils ne peuvent être innocents), le Gouvernement qui refuse la grâce...

Révolte...

...contre nous-mêmes si nous refusons l'engagement.

« Est-ce vous Sacco et Vanzetti qui mourez chaque soir? ou bien est-ce nous qui mourons à travers vous? »

Révolte...

...contre la hideuse réalité du capitalisme si, comme Gatti, nous savons qu'il nous faut prendre parti.

Marcel BONNET.

Un racisme noir? « Le métro fantôme » et « L'Esclave »

« Pourquoi vouloir l'intégration. C'est comme si l'on vous proposait d'entrer dans un asile d'aliénés. Même s'il fait froid dehors — peut-être qu'il vaut mieux rester dans le froid plutôt que d'avoir affaire à des dingés. »

LE ROI JONES.

Ce refus virulent de l'auteur des deux excellentes pièces jouées en ce moment au « théâtre de Poche-Montparnasse » peut être considéré comme un raccourci exact de l'esprit qui l'anime.

James Baldwin nous dit quelque part dans un de ses livres (1) que seuls les Noirs, de par leur situation peuvent prendre conscience de la putréfaction de la société occidentale. C'est sans doute, en grande partie, vrai. En grande partie seulement « car le drame aujourd'hui, c'est qu'il y a trop de Noirs qui s'identifient aux valeurs blanches. Leurs valeurs sont blanches — et ils veulent qu'elles soient blanches. S'ils ne s'identifient pas spontanément aux valeurs blanches, ils font tout ce qu'ils peuvent pour y parvenir » (Le Roi Jones).

Jones fut de ceux qu'il stigmatisait ici. Éléphant universitaire, il épousa, afin d'appartenir à part entière à l'intelligentsia new-yorkaise, une femme blanche. Puis c'est la prise de conscience du danger. S'intégrer à la société actuelle qui s'accorde aux Noirs leur dignité que du bout des lèvres, c'est renoncer soi-même à sa dignité. Il décide donc de couper tous les ponts entre le monde qu'il répudie et lui. Il divorce, épouse une Noire, et fonde à Harlem (en mai 65) une maison de la culture noire s'adressant uniquement aux Noirs.

Son théâtre se veut révolutionnaire, son but est de remuer les esprits, de les déranger dans leur petit confort intellectuel, fut-il « progressiste », de frapper au bon endroit, à l'esprit, au cœur. Il y réussit. On a beau se dire révolutionnaire, lucide, on n'est pas tout à fait à l'aise en sortant de la salle. Car ce n'est pas seulement la société américaine mais chaque Blanc qui est concerné.

Dans « Le métro fantôme », Clay, un jeune Noir embourgeoisé rencontre Lula, une blonde agaçante. Attiré par sa beauté, excité par ses poses suggestives et par ses avances faussement libérées, il jouera avec elle un petit jeu érotique, par lequel il croira s'affranchir de la couleur de sa peau. Mais l'hypocrisie de Lula ainsi que la sienne lui apparaîtront brusquement. C'est la révolte, Lula, les voyageurs, entendront alors exploser tout ce qu'il y avait de refoulé dans cet esprit brimé. Clay déchainé leur jette en pleine gueule leur pourriture. Il retrouve par là sa dignité. Il subira le sort de ceux qui veulent l'assumer fièrement.

Dans « L'esclave » le roi Jones pousse jusqu'à ses extrêmes conséquences la prise de position éthique et politique qui est désormais la sienne. Nous sommes apparemment dans une histoire-fiction. Les Noirs font la guerre aux Blancs, Walker Vassels, ancien poète noir réputé, devenu chef de l'armée noire se rend chez son ex-femme (blanche) remariée pour, prétend-il, reprendre leurs enfants, pendant que son armée bombarde la ville. Le violent et rude dialogue qui s'ensuivra entre le couple « d'intellectuels libéraux » Anne-Bradford et lui ira alors jusqu'au fond du problème (2). Il ne s'agit plus de belles phrases. Les « progressistes » toujours prêts, jadis, à signer des pétitions ne reconnaissent plus comme leur ami cet ancien Noir. Le produit de leur société qui se tient devant eux l'arme à la main est devenu fou, un raciste imbécile, un « sale nègre ». Le fossé est total. Walker de son côté s'emploie à le creuser encore: « ... en dépit du fait que moi Walker Vassels, et moi seul, ai déclenché une lutte sanglante entre Blancs et Noirs... en dépit du fait que je sais que cette guerre ne changera dans le meilleur des cas que la couleur de la peau de la tyrannie « je veux aller jusqu'au bout ».

On peut imaginer que Walker n'est autre que le roi Jones. Celui-ci sait qu'une guerre interraciales ne résoudre pas les problèmes. Il sait que le problème central est économique et il souhaiterait « une honnête tentative de reconstruction ».

Mais a-t-on vu des intérêts privés céder devant des principes humanitaires? Notre société a-t-elle jamais compris et utilisé un autre langage que la violence? Notre petite conscience de blanc bien propre a-t-elle perçu dans quel gouffre de déchéance sombraient les Noirs? Y a-t-il une autre voie que la violence pour recouvrer sa dignité?

Ces deux pièces excellentement mises en scène par Antoine Bourseiller, et interprétées avec force par Med Hondo (Clay), Robert Liensol (Walker), Gaby Sylvia (Anne), Claude Titre (Bradford) et surtout Chantal Darget (Lula), sont à voir absolument.

(1) « La prochaine fois, le feu », aux éditions Gallimard.

(2) La réaction de la presse « bien pensante » (lire, entre autres, les critiques de « La Croix » et des « Lettres Françaises ») sont significatives à cet égard.

La T.A.C.

après le départ de LÉO NOEL

LA RUE EST VIDE

L'ORGUE de Barbarie égrène ses notes lancinantes; une voix chaude monte vers les étoiles — c'est le Paris des pavés et des façades rongées par le temps, le Paris du fleuve et des quais battus par les vagues que soulève le chaland, le Paris nostalgique des foules fatiguées que l'artiste pousse devant nous et qui nous pénètre nous liant pour un instant à cinq siècles de poésie populaire née avec Villon et qui vient buter contre Prévert...

Cette image de la rue projetée sur la scène et sur les écrans nous ne la reverrons plus. Le melon gris a roulé, le corps s'est affaissé, Léo NOEL est mort.

Léo Noël ce grand artiste de la chanson, comme l'ouvrier à la tâche derrière l'établi, est mort sur le plateau de l'O.R.T.F. où une nouvelle fois, il s'appropriait à recréer pour nous l'image absurde de l'homme qui verse des rimes et des notes sur les plaies que la vie a creusées dans sa chair.

Léo Noël, c'était l'Ecluse bien sûr, ce cabaret littéraire que nous aimons tant, amarré aux berges de la Seine et qui est le laboratoire de la poésie chantée... Mais pour nous, c'était bien autre chose! — c'était l'ami, le copain, celui qui partageait nos peines, nos joies, notre espoir en quelque chose de meilleur. C'était le collaborateur infatigable de toutes nos fêtes et les services que depuis plus de vingt ans il a rendus à notre journal, sont incalculables. D'ailleurs ce journal, il le vivait, s'inquiétant de sa santé fragile, souriant à ses réussites, grondant contre ses erreurs.

Bien sûr pour la foule, Léo Noël restera l'inoubliable interprète de Prévert, le créateur du « Plombier-Zingueur », un personnage de « l'Opéra de quat'sous ». Mais pour nous son talent d'artiste se confond avec son épaisseur humaine. Nous qui le connaissions bien et qui l'aimions si fraternellement, nous savons bien que justement toute l'originalité de son interprétation, il la tirait de la bonté et de la loyauté qui étaient le fond de son caractère. Non, Léo ne trichait pas et la tendresse dont il entourait les personnages miséreux qu'il chantait, devait tout aux dispositions de son cœur.

Adieu Léo... Lorsque l'on chantera sur le plateau pour que notre journal vive, notre joie ne sera plus complète, car nous penserons alors à l'artiste, à l'incomparable camarade qui si souvent l'a animé et qui maintenant n'est plus là.

Suzy CHEVET.

pourtant en ce moment

LA POESIE REFLEURIT

Non aujourd'hui, je n'ai pas le cœur à vous parler du nouveau programme de l'Ecluse, mis sur pied par Léo... avec la rentrée de Brigitte Sabouraud et son bouquet de belles mélodies et en tête d'affiche Monique Morelli, cette grande artiste de la chanson qui sait imposer des textes de valeur parlant tour à tour de misère, de révolte, de rire ou d'amour avec lesquels la poésie flâne sur une musique extraordinaire de Léonardi.

Je n'ai pas le cœur à vous relater la captivante soirée passée à la Gaité-Montparnasse où Brigitte Sabouraud et Eve Griliquez ont magistralement mis en scène Raymond Queneau et ses poèmes. Léo tenait une grande place dans ce spectacle, mettant une fois de plus son talent, sa gouaille et sa présence indéniable au service de la poésie...

Je m'en voudrais malgré la tristesse qui nous étirent de ne pas signaler le spectacle poétique et chanté réalisé et interprété par MOULOUJJI et les POEIMIENS aux Trois Baudets, pendant tout le mois de mars. Spectacle envoûtant qu'il ne faut pas manquer, Mouloudji et les Poëmiens, en pleine possession de leur art, y donnent le meilleur d'eux-mêmes avec une sensibilité, une virtuosité prodigieuses.

Ils épinglent sur nos cœurs, un bout de ciel bleu, une églantine à peine ouverte, une révolte exprimée à grands coups de « gueule » mais aussi de grands coups de tendresse et d'humour. En les écoutant, on remplit sa besace de rêve et de liberté, le spectacle est terminé qu'on voudrait encore qu'il recommence...

S. C.

★ DISQUES

JULIO VIERA

Né aux Canaries, le Don Quichotte de la chanson est aussi une figure de Montmartre. Les flâneurs de la Butte ont dû le rencontrer plus d'une fois, le verbe haut, le geste large, barbe et cheveux flottant au vent. Peintre, il a exposé plusieurs fois à Paris (cf. « Le M. L. » n° 108, janvier 65). Chanteur, il vient d'enregistrer son deuxième 45 tours: « Typic G 377 LD ». Quatre titres, quatre rythmes: « Sanson y Dalí », « Escaleras de Montmartre », « Las cabras negras », « Playas de Gran Canaria ». Il en est l'auteur, le compositeur et l'interprète. Attention à l'accompagnement. A mon goût, le compositeur a tendance à abuser des effets. L'orchestre de Luis Pena n'y est probablement pour rien.

Je voudrais rappeler les références du premier 45 tours de Julio Viera: « Ducretet 460 V 616 ». « Caramba, caramba », « Ole Quijote y Sanchi Panza », « Ole Picasso », « Tanto en Canarias como en Cuba ». Malheureusement introuvable dans le commerce. Qui le rééditera?

J.L.G.

Nous tenons à nous excuser auprès des souscripteurs au livre de Bakounine: FEDERALISME, SOCIALISME ET ANTITHEOLOGISME. Le retard de l'édition est dû à nos difficultés avec l'imprimeur. Nous espérons vous rassurer en vous promettant sa sortie à la fin du mois de mars.

C. K.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



La Commune

par Albert Olivier

« Idées », Gallimard éditeur

L'excellente collection éditée par Gallimard vient de faire paraître le livre étonnant d'Albert Olivier sur la Commune. J'ai bien dit un livre étonnant ! Personne n'ignore que la Commune est devenue, par la grâce des intellectuels de gauche, une sorte de chasse gardée sur laquelle ceux-ci collent l'étiquette marxiste, marque renommée qui permet de faire vendre n'importe quelle marchandise frelatée.

Or, cette magistrale Histoire de la Commune d'Albert Olivier risque de faire grincer des dents aux jeunes intellectuels dans le vent, qui militent autour du clocher de Saint-Germain-des-Près, mais dont on ne pourra plus se passer lorsqu'on voudra étudier « sérieusement » l'histoire de ce premier essai de gouvernement socialiste anti-autoritaire.

Dans sa première partie, ce livre nous trace un tableau de l'Empire sur son déclin. Il analyse avec force la dégénérescence des partis politiques et, en particulier, des partis de gauche encore sous l'influence d'un parlementarisme désuet et gangrené et d'hommes politiques tels Louis-Blanc, Ledru-Rollin déconsidérés au sein des masses. Deux figures hautes en couleur émergent de ce vivier politique empuanti par les reniements, les compromissions, les petites et grandes lâchetés. Ces figures sont celles de Proudhon et de Blanqui vers qui se tournent la jeunesse des écoles et le prolétariat, conscience qui commence à s'organiser à travers les sociétés de résistance et s'apprette à créer la 1^{re} Internationale. L'auteur met en valeur ce qui différencie le souci d'organisation des Internationales de l'humeur jacobine et insurrectionnelle des blanquistes, ce qui, au passage, lui permet de tracer en une courte page un tableau saisissant du fédéralisme économique et politique de Proudhon. C'est de ces deux forces qui, à la fois s'opposent et se complètent, que jaillira la Commune de Paris.

Le dernier chapitre de cette première partie rappelle le congrès de Bâle de l'Internationale qui est l'acte de naissance de l'anarcho-syndicalisme et nous explique la personnalité de Bakounine et son influence sur l'Internationale.

Certes, je le dis tout de suite, Albert Olivier n'était pas anarchiste, son jugement est extérieur au mouvement ouvrier et nous pouvons, nous, avoir sur certains points un jugement différent mais, dans cette première partie de son livre, c'est avec une admirable honnêteté qu'il met en place tous les éléments politiques ou économiques qui construisent la Commune.

La seconde partie de l'ouvrage nous présente les hommes héritiers de la pensée de Proudhon et de Blanqui à l'œuvre. L'auteur nous décrit les tâtonnements, les scrupules qui paralyseront leurs efforts. Il a bien discerné les trois groupes qui se disputent l'influence au sein du Comité central. Les jacobins braillards : Félix Pyat, Flourens, Ferré ; les blanquistes : Eudes, Duval, Triton, Rigault, et enfin les Internationaux dont je ne me laisserai jamais de rappeler les noms : Varlin, Arnaud, Assi, Dupont, Duval, Pindy, Frankal, Theiss auxquels se joignent deux intellectuels : Jules Vallès et Gustave Courbet.

Le déroulement des événements est connu, mais Albert Olivier, mieux que nous raconter l'histoire de ces semaines tragiques, en fait une minutieuse analyse qui lui permet de porter des jugements qui ne sont pas tous les nôtres, mais qui sont un enrichissement pour tous. Et je pense surtout à son analyse du principe fédératif que les Communistes essayèrent d'appliquer avec une certaine maladresse d'ailleurs, Albert Olivier n'hésite pas et c'est, je crois, le premier historien qui a l'honnêteté de le faire, à donner à la minorité de la Commune son véritable sens qui est celui d'une minorité libertaire s'opposant à une majorité blanquiste et jacobine.

Oui, ce livre est un livre considérable. Des milliers de lecteurs vont pouvoir accueillir avec une sourire ironique les déclamations marxistes sur la Commune. Mais ce livre est encore bien plus important car il marque la rupture d'un intellectuel avec le terrorisme que l'intelligence marxiste fait régner sur l'histoire au point de la falsifier dans toutes ses grandes lignes. La Commune d'Albert Olivier, c'est un livre que tous les militants ouvriers, syndicalistes ou libertaires, doivent avoir à portée de la main pour le coller sous le nez du cellulard de l'usine et de la Sorbonne. Bravo, Albert Olivier, et vive la Commune de Paris !

Rosa Luxembourgeois

par Paul Frolich

Bibliothèque socialiste. — Maspéro Editeur

Janvier 1919, à Berlin, l'insurrection grande. Spartacus livre son dernier combat dans un marxisme intrinsèque, à souvent été amenée à prendre, sous la pression des événements, des positions qui ne remettent pas seulement en cause les décisions de son parti mais également le dogme inflexible qui, à cette époque, était la loi suprême de tous les sociaux-démocrates.

C'est la vie de la grande militante révolutionnaire que l'auteur a entrepris de nous conter. Il le fait avec une honnêteté qui n'est pas exempte de réticences, on sent l'homme empoigné par son sujet mais soucieux d'atténuer les « hérésies » de Rosa Luxembourgeois.

Car, et ce n'est pas le moins curieux, cette femme, qui toute sa vie fit profession d'un marxisme intrinsèque, a souvent été amenée à prendre, sous la pression des événements, des positions qui ne remettent pas seulement en cause les décisions de son parti mais également le dogme inflexible qui, à cette époque, était la loi suprême de tous les sociaux-démocrates.

Son intelligence pratique lui fera discerner facilement le piège nationaliste où son parti, le parti socialiste polonais, risque de s'engager. La première, et contre l'enseignement du maître, elle pourra crier à la classe ouvrière polonaise : « Pourquoi reprendre l'héritage nationaliste alors que la bourgeoisie, la dirigeante de la nation, était son ennemie mortelle et qu'elle (la classe ouvrière) devait lui arracher de haute lutte le moindre pouce de terrain. » C'est là un langage que les partis communistes qui se réclament d'elle ont bien oublié.

Plus tard, elle s'opposera à Lénine et mettra en garde le Parti contre le Centralisme démocratique. Certes, elle le faisait en s'appuyant sur un raisonnement marxiste qui la conduisait irrémédiablement là où elle refusait d'aller. Écoutez pourtant ce qu'elle dit : « Le centralisme social démocrate ne saurait se fonder ni sur l'obéissance aveugle, ni sur la subordination mécanique des militants

vis-à-vis du centre du parti. » Demi-mesure qui marque à la fois son refus du centralisme démocratique et son impossibilité d'échapper au marxisme qui y conduit.

Le livre de Frölich est intéressant car il nous restitue de nombreux textes de la militante révolutionnaire et en traçant les épisodes de sa vie il reconstitue l'atmosphère qui régnait alors dans les milieux dirigeants des partis ouvriers.

Aussi éloigné du blanquisme où Karl Liebknecht devait finalement l'entraîner que du dogmatisme marxiste léniniste, elle ne parvint pas à trouver une ligne qui aurait concilié sa foi révolutionnaire, son amour de la liberté avec la théorie marxiste qu'elle avait acceptée. Elle en est morte. D'autres, pris dans cette même contradiction, ont sombré dans le réformisme. Certains, aujourd'hui, cherchent comme Rosa Luxembourgeois à teinter de liberté les enseignements rigides du maître. Disons-le clairement et la vie de Rosa Luxembourgeois nous confirme dans cette certitude, aucune demi-mesure n'est possible. Il faut sortir du cadre rigide tracé par Marx si l'on ne veut pas être l'éternel errant ballotté du fascisme au réformisme, car la liberté, elle, ne saurait accepter les demi-mesures, elle rejette, non pas les hommes, mais une manière de penser qui porte en elle le germe d'une maladie dont le prolétariat international est en train de crever.

Un bon livre tout de même, qui nous démontre une fois de plus que les bons sentiments ne suffisent pas à redresser les erreurs du jugement.

Collections Populaires

LE MOYEN AGE GOTHIQUE. LE MOYEN AGE ROMAN

d'Henri Focillon (L.P.). Voici enfin paru au Livre de Poche cet ouvrage indispensable à tous ceux qui veulent prendre contact avec la prodigieuse floraison architecturale du Moyen-Age. Pas dit être tout le bien que je pense de cette remarquable réussite : le Livre de Poche d'art. Lorsque je feuillette ces pages généreusement illustrées, je revois les longues stériles qu'autrefois je fis devant la dévotion du libraire, la bourse plate, en devant des yeux le livre tout étincelant de ces chefs-d'œuvre d'art, dont je ne connaissais le contenu que par les moindres comptes rendus de la presse. C'est bien là la vraie justification du Livre de Poche.

L'ILE DE PAQUES

d'Alfred Métraux (Idées). On a beaucoup écrit sur l'île de Pâques et les statues géantes ont fait tourner bien des imaginations. Le livre de Métraux repose le problème sur ses vraies bases. La légende y perd, c'est certain, mais le lecteur y gagne une étude curieuse sur les habitants de cette île de rêve.

CITADELLE

de Saint-Exupéry (L.P.). Voici le dernier volume, d'ailleurs inachevé, d'un écrivain qui semble rentrer dans le purgatoire. Il s'agit d'un ensemble d'ouï-dire, de paraboles qui inspirent un idéalisme et une élève discutables.

THEATRE COMPLET D'ARISTOPHANE

(L.P.). Ces Comédies qui sont faites pour être jouées, se lisent naturellement. Elles sont précieuses en ce sens qu'elles nous renseignent sur le comportement, les mœurs d'un peuple et d'une civilisation qu'on n'a que trop tendance de juger à travers ses poèmes tragiques. Et puis le lecteur malicieux peut toujours se livrer au rapprochement de ces textes avec ceux de grands maîtres de notre époque qui les ont repris avec l'ambition pas toujours justifiée de les « débrouiller ».

CESAR BIROTTEAU

de Balzac (L.P.). Avec une persévérance à laquelle il faut rendre hommage, la collection continue à sortir les textes de Balzac. Je n'en dirai pas plus, car personne ne voudrait paraître illettré, il est bien connu que tout le monde a lu Balzac. Si j'ajoute que le préfacier si aimable Félicien Marceau, tout le monde comprendra que je m'abstienne.

LE TROISIEME REICH

par William L. Shirer (L.P.). Voilà un ouvrage honnête où l'auteur ne se « mouille pas » mais qui a l'avantage de rassembler l'essentiel de l'histoire nazie. Ces ouvrages sont utiles en ce sens qu'ils permettent au professionnel ou au lecteur pressé une compilation fructueuse.

THEATRE

de Corneille (L.P.). Voici le III^e volume de l'œuvre de Corneille. On y trouve en particulier Nicomède qui vient d'être repris à Paris et un certain nombre d'autres pièces moins connues, le tout précédé d'une préface de Duméril, le génial historien des épicuriens, préface qui ne s'imposait pas.

Liste de notre souscription

Chers camarades,

La liste de nos souscripteurs se rétrécissant chaque mois davantage, sans vouloir vous alerter (encore que, du point de vue pécuniaire, nous le sommes tous les jours à l'administration), il me paraît indispensable de vous rappeler qu'un journal comme le nôtre (qui se refuse à toute publicité) ne peut vivre que de votre aide. Les souscriptions lui sont indispensables. De plus, nous devons supporter depuis le mois dernier une augmentation de 3,40 % des frais d'imprimerie. Le Monde libertaire du mois de février a coûté plus de 4750 F. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

NOUS COMPTONS SUR VOTRE AIDE.

C. KOTTELANNE.

Souscriptions reçues

du 20 janvier au 20 février 1966

Bailly, 12 ; Marius Jean, 10 ; Louis Meerschbaert, 2 ; Lutson Pierre, 6 ; Dessoud Claude, 15 ; Couderc Henri, 10 ; Bailly, 12 ; Bachem Bernard, 10 ; Lesbats, 3 ; L'un et l'autre, 300 ; Éperantistes, 10 ; Loly, 1 ; Jean-Claude, 20 ; Quer Gérard, 10 ; Bianco René, 5 ; Mimoz Gregorio, 2 ; Bonnefous Jean, 1,30 ; Blot, 10 ; Quauri, 9 ; Lailier, 5 ; Groupe d'Asnières, 115,50 ; Marcel Rotot, 10 F

Librairie PUBLICO

Demandez-nous

vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué.)

Les vies parallèles
De Boris Vian, revue BIZARRE : 20 F

Nouveautés

OMAR KAYAM ET LES RUBAYATS : Illustré de miniatures persanes 70
L'ALGERIE CAPORALISÉE ? Suite de l'Algérie qui se cherche, Daniel Guérin, 3.60
LA QUESTION 3
ENQUÊTES SUR UN MONDE NOUVEAU
Danilo Dolci 18.80

En français :
FRANCO
Luis Ramirez 18.80
L'INTERNATIONALE OUVRIÈRE DE 1864 à 1920
Cours en Sorbonne : Droz, fasc. 1 et fasc. 2 15

En souscription

Ni dieu ni maître
Anthologie historique du mouvement anarchiste, par Daniel Guérin 36 F

Cinéma :
Ella Kazan 6.90
Luis Bunuel 6
Poésies :
René Char : La Provence. 5.50
Arts :
Clovis Trouille 36
Disques :
Georges Brassens (45 T) : Les 4 Z'arts : La tondeuse, etc. 9.65
Chans de lutte :
L'Internationale 10
Folklore :
Pete Seeger (33 T), n° 4. 25

Folklore en français :
Graceme Albrecht (45 T) chante le Trimardeur, Billy boy, etc. 9.65

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

ARMAND E. (les amis d') : Sa vie, sa pensée, son œuvre 15
ARYON : L'Anarchisme (coll. Que sais-je ?) 2.50

BAKOUNINE :
(Edit Brill-Leiden)
Tome I 87.50
Tome II 83.50
Tome III 108.50
(Edit. Pauvert) Choix de textes
Fédéralisme, socialisme et anthropologisme 3
BALKANSKI :
G. Chetianov 9.20
BESNARD P. :
Le monde nouveau 3
BONTEMPS Ch.-Aug. :
L'Anarchisme et le réel 10
ELTZBACHER P. :
Anarchisme (en anglais) 15
E C R I T S SUR L'ANARCHISME :
P. V. Berthier, Bontemps, etc. 4.40
FAURE SEBASTIEN :
Mon communisme 6
FAYOLLE MAURICE :
Réflexions sur l'anarchisme 2.50

La poésie française
Anthologie thématique, par Max Pol-Fouchet 8,75 F

FERRER SOL :
Francisco Ferrer 15
GRANT G. :
Pour connaître la pensée de Proudhon 3.90
GUERIN DANIEL :
Jeunesse du socialisme libertaire
Ni Dieu ni maître (anthologie de textes libertaires, dont certains inédits) 8
L'anarchisme 39
L'anarchisme 3
GUILLEMINAULT ET A. MAHE :
L'épopée de la révolte 25

U.-A.-S....

A PRES une discussion approfondie, les camarades anarcho-syndicalistes de la Commission syndicale de la F.A. et de l'U.A.S. se sont mis d'accord sur cette déclaration commune qu'ils ont décidé de rendre publique.

... Commission Syndicale de la F. A.

Dans cette période de démolition et de confusion entretenue, la permanence des antagonismes de classe et la nature de l'Etat, instrument de coercition au service de la classe dominante, sont des réalités concrètes dont les travailleurs font chaque jour la dure expérience. De plus, la grande bourgeoisie, dans le but de résoudre les crises inhérentes aux contradictions du système économique, a considérablement accru l'intervention de l'Etat dans tous les domaines, transformant celui-ci en un Etat monopoliste, omnipotent et omniprésent. Les mêmes causes tendant d'ailleurs à engendrer les mêmes effets dans la plupart des vieux pays capitalistes d'Europe.

Un tel contexte souligne la brûlante actualité de la Charte d'Amiens dont le respect des principes préserve non seulement le potentiel révolutionnaire du syndicalisme, mais l'existence même de syndicats ouvriers en tant que force autonome des travailleurs.

En effet, l'évolution actuelle de l'Etat suppose le contrôle des syndicats par l'Etat et leur mutation, au travers de structures dites « de dialogue » et de « participation », en rouages de l'Etat, participant à l'élaboration du « Plan économique et social », et limitant strictement leur activité dans le cadre précis de l'exécution du Plan.

L'intégration
des Syndicats

Le vecteur idéologique de ce système corporatiste est celui de la conception communautaire du syndicalisme invoquée aujourd'hui par des théoriciens bourgeois qui se parent de modernisme, mais développée de longue date par l'Eglise catholique. Elle s'appuie sur le mythe de la solidarité nationale qu'exprimerait au plus haut niveau, le Plan économique, alors qu'elle se traduirait à la base, par l'association capital-travail, auteur de prétendus intérêts communs à la prospérité de l'entreprise. Ainsi se trouveraient intégrés les syndicats, par la tête et par les pieds, du Conseil Economique à l'Entreprise.

Cette nouvelle offensive, sans exemple dans l'histoire du mouvement ouvrier français, visant à transformer la nature des syndicats en les intégrant organiquement à l'Etat, si elle réussit, compromettra pour longtemps les perspectives des luttes ouvrières. C'est pourquoi il est vital pour la sauvegarde des syndicats que leurs responsables à tous les échelons rompent dès maintenant avec la pernicieuse politique de présence dans les organismes où doit se réali-

ser l'intégration qu'il s'agisse des Commissions du Plan, du C.E.S., du Conseil de District de la région parisienne, des Commissions fonctionnant dans cadre de la procédure Toutée, des nouveaux Comités d'Expansion régionaux (C.O.D.E.R.) qu'il s'agisse également des nouveaux Comités d'Entreprise préfigurant la législation de la Section syndicale d'Entreprise chargée de réaliser à la base l'association capital-travail.

Pas de confusion

Toutefois, la distinction doit être faite entre ces organismes, chausse-trapes du syndicalisme, et les Commissions paritaires classiques, anciennes conquêtes syndicales d'ailleurs remises en cause, où les délégués syndicaux peuvent effectivement assurer une certaine défense du personnel face au patronat et à l'administration.

De même, distinction doit être faite entre la signature des Conventions collectives d'établissement garantissant aux travailleurs le maintien des avantages acquis et celle d'accords d'entreprise (type Renault ou Messier) qui s'assortissent de clauses restrictives du droit de grève ou d'association capital-travail sous des formes diverses.

Mais la marge de plus en plus étroite dans laquelle le syndicalisme peut évoluer sans se saborder, dans le cadre du réformisme traditionnel, ne peut être que la base de repli d'où repartira l'offensive ouvrière généralisée dont la préparation apparaît de plus en plus à la conscience des travailleurs comme une impérieuse et immédiate nécessité.

L'action directe

A ce sujet, l'action directe, la grève, que ne saurait remplacer aucune recette, demeure l'arme par excellence des travailleurs. Non seulement toutes les mesures gouvernementales consistant à légiférer, donc à restreindre, le droit de grève, doivent être violemment combattues, mais certaines formes de grèves contribuent également à discréditer l'action directe et à démobiliser la classe ouvrière.

S'est ainsi que la multitude des grèves tournantes, par secteurs, par ateliers, la multitude de débrayages courts et répétés sur des objectifs généraux sans commune mesure avec ces formes de lutte ont un effet démobilisateur sur

la classe ouvrière. Elles lassent les ouvriers et reculent l'échéance de l'action généralisée en diluant la combativité.

Par contre, des grèves dures, partielles dans la mesure où elles ne mobilisent qu'une partie de la classe ouvrière, mais totales dans la mesure où elles mobilisent en même temps l'ensemble des travailleurs concernés, y compris à l'échelon d'une entreprise, si elles se font sur des objectifs clairs et accessibles (conditions de travail, libertés syndicales...), même si elles ne se traduisent pas dans l'immédiat par des succès spectaculaires, peuvent contribuer à renforcer la conscience des ouvriers et leur potentiel de lutte.

Il n'en demeure pas moins que seule l'action généralisée de l'ensemble des travailleurs, à partir de mots d'ordre mobilisateurs et unitaires, pourra faire échec à la « politique des revenus » qui touche désormais l'ensemble des salariés.

Alors que de nombreux travailleurs touchent encore un salaire mensuel inférieur à 500 F, des augmentations hiérarchisées, en pourcentages (comme le stipule d'ailleurs la « politique des revenus ») ne sauraient déterminer ni le dépassement du niveau intolérable de ces salaires, ni par conséquent une véritable mobilisation de la masse des travailleurs qu'entraînerait au contraire, la revendication d'une augmentation uniforme, non hiérarchisée.

Pour un syndicalisme
authentique

Mais la défense d'un syndicalisme authentique, indépendant de l'Etat, des partis et des sectes, la prise de conscience qu'elle implique chez les travailleurs, est directement conditionnée par la pratique scrupuleuse de la démocratie ouvrière dans les organisations syndicales, c'est-à-dire la libre expression des minorités et leur représentation proportionnelle à toutes les instances de l'organisation.

Cette déclaration n'a pas la prétention d'ériger un catalogue de revendications, ainsi qu'il appartient normalement aux syndicats de le faire. Son but est d'énoncer, dans le présent contexte, des principes fondamentaux de lutte de classe sur la base desquels un large accord doit pouvoir regrouper des militants de toutes tendances, conscients des dangers qui pèsent sur les syndicats et décidés à lutter sans défaillance pour leur sauvegarde.

La Commission Syndicale de la Fédération Anarchiste.

L'Union des Anarcho-Syndicalistes (U.A.S.)